



hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

www.monde-libertaire.fr

ISSN 0026-9433

« La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer
le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent. » Jean-Paul Sartre



Opération confusion



M 02137 - 1723 - F: 2,00 €



Albert Camus, un homme PAGE 17



La semaine dernière, État et médias nous ont refait le coup de la terreur. Un tireur solitaire se baladait, libre comme l'air, fusil de chasse à la main, dans les rues de la capitale. Les autorités ont sorti le grand jeu : des centaines de flics mobilisés, patrouillant en voitures, camions, hélicoptères, etc. Mais le tireur solitaire – qui venait de grièvement blesser un assistant photographe (entendre un salarié précaire de la presse) – restait introuvable. Et, de fait, la flicaille ne servit pas à grand-chose, puisque c'est sur la dénonciation du propriétaire du parking dans lequel le suspect s'était réfugié que « l'assassin en puissance » (dixit *Le Parisien*) a pu être appréhendé. Arrêté, placé en garde à vue, le tireur solitaire allait encore faire parler les politiciens et écrire les plumitifs. C'est que le bougre s'appelle Abdelhakim Dekhar et qu'il traîne derrière lui un passé confus de militant dit d'« ultra-gauche » pour les uns, « anarchiste révolutionnaire » pour les autres. Arabe et gauchiste, le tireur ne pouvait que titiller les réflexes des idiots de la classe politique et des rédactions putassières de la presse bourgeoise. Dès l'annonce de son nom, Golnish n'a pas manqué d'insister sur son origine algérienne, dénonçant un octroi trop facile de la nationalité française... Les journaux, eux, ont abondamment ressorti l'affaire Rey-Maupin (1994), établissant, fort maladroitement, des liens entre ces deux épisodes de la vie du tireur. De son côté, Bertrand Delanoë, maire de Paris, en a profité pour se féliciter du système de vidéosurveillance installé dans la capitale, rabâchant le discours étatiste selon lequel la sécurité impliquerait nécessairement moins de liberté. Quant à Abdelhakim Dekhar, il ne semble rien avoir d'anarchiste, voire même d'ultra-gauchiste (sic) : plus paumé qu'autre chose, confus à l'extrême, il n'est sans doute que le produit d'une société déshumanisée, où la confusion est maîtresse et où l'on marginalise avec violence – symbolique comme physique – ceux qui ne rentrent pas dans le rang.

Actualité

Les donneurs de leçons, par Maurice, page 3

Des nouvelles de La Redoute, par Nathan, page 4

Nouvelles des fronts, par H. Lenoir, page 5

Météo syndicale, par J.-P. Germain, page 6

Les anti-IVG ne sont pas passés, par Pavillon noir, page 7

Histoires de langues, par Justhom, page 8

Les bits attaquent, par N. Sumo, page 9

International

Japon : la fronde des amateurs, par K. Kawasaki, page 10

Arguments

La décroissance, quoi de neuf ? par J.-P. Tertrais, page 12

Histoire

Les femmes dans la révolution, par Agathe, page 14

Expression

Albert Camus, un homme, par E. Morisi, page 17

Anarchisme et science-fiction, par Berthille, page 19

La sélection du libraire, par Laurent, page 21

Illustrations

Aurélio, Kalem, Krokaga, Riri, Yann

Tarifs

(hors-série inclus)

3 mois, 12 n^{os} hebdos, 1 n^o hors série, les gratuits 25 €

6 mois, 18 n^{os} hebdos, 2/3 n^{os} hors série, les gratuits 50 €

1 an, 35 n^{os} hebdos, 5/6 n^{os} hors série, les gratuits 75 €

L'abonnement à la version numérique du journal est à moitié prix.

Tous ces abonnements peuvent se faire en ligne sur www.monde-libertaire.fr.

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :

Publications libertaires, 145, rue Amelot, 75011 Paris, 01 48 05 34 08

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Bulletin d'abonnement

Abonnement de soutien

1 an 95 €

Pour les chômeurs, les étudiants et les bénéficiaires du RSA, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363). (BIC: CCOPFRPPXXX)
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

L'insoutenable légèreté des donneurs de leçons

LA LUTTE DES CLASSES n'est pas un long fleuve tranquille et a besoin de militants lucides et déterminés beaucoup plus que de donneurs de leçons ou, pire, de commissaires politiques.

À chaque moment de l'histoire où les luttes sociales se sont développées, voire embrasées, il y a eu des choix stratégiques à faire, des terrains à prendre ou à désertier, des discussions pratiques ou des péroraisons théoriques comminatoires. Et des choix faits découlent, pour les militants anarchistes et la lutte de classe en général, une emprise sur le réel ou, à l'inverse, un discours sur un réel inventé.

L'anarcho-syndicalisme, par essence, est en permanence confronté à cette question : il faut, bien évidemment, connaître les fondamentaux théoriques pour savoir «où l'on habite», mais il reste ensuite concrètement à les mettre en œuvre dans la vraie vie.

Parfois, c'est assez simple, parfois, c'est plus compliqué et c'est notamment le cas quand la colère monte dans une partie importante de la population avec des mélanges pas toujours rationnels ou politiquement corrects, si l'on peut dire. D'autant que certains s'ingénient à rendre les choses confuses, ce qui est toujours le cas dans ces moments-là. Cela serait trop simple sinon...

C'est exactement ce qui se passe en ce moment en Bretagne avec le mouvement dit des Bonnets rouges en référence à une «jacquerie» bretonne de 1675.

À la base, des plans de licenciements d'une brutalité extrême dans l'agroalimentaire, notamment dans le Finistère, mais aussi dans l'automobile (PSA Rennes), dans la sous-traitance, dans la téléphonie, dans la chimie... Des salariés qui s'organisent et résistent jour après jour avec une grande détermination (Doux, Gad, Marine-Harvest...) avec leurs syndicats (FO et CGT) contre les patrons, les politiques et, parfois, la CFDT, qui a fait sortir ses troupes sur le site de Gad à Josselin (Morbihan) pour cogner sur les grévistes FO.

Sur ce fond de colère sociale, de désespoir parfois, tous les menteurs, truqueurs et falsificateurs ont essayé de faire fructifier leurs idées nauséabondes ou corporatistes : patrons «bretons» organisés dans l'obscur mais puissant Institut de Locarn, politiciens régionalistes tel le maire de Carhaix, manipulateur né, voire identitaires fascisants pour qui la destruction de portiques n'est bien évidemment qu'un prétexte pour dénoncer



la mainmise française qui «n'amène que des malheurs et des étrangers».

À ce stade deux possibilités :

– Regarder en spectateur, en donneur de leçons. Expliquer aux salariés que ce ne sont que des cons manipulés et qu'en plus, si c'est pour produire de la merde dans le cadre d'une agriculture productiviste, ce n'est pas bien grave s'ils perdent leur emploi et que c'est même une bonne chose pour la planète... Coups de boule assurés (bien mérités) et surtout discours définitivement inaudibles et discrédités puisqu'associés à la perte d'emploi et à la misère.

– Être auprès des travailleurs, chômeurs, jeunes... pour ne pas laisser la place aux menteurs et manipulateurs, pour se battre avec eux et, à travers ces luttes, faire passer des idées et des pratiques.

Le 2 novembre, qu'on le veuille ou non, qu'on le déplore ou non, ce sont des centaines et des centaines de salariés de Gad (FO) de Doux (FO), de Marine-Harvest (CGT), de la pêche (CGT) qui ont décidé qu'ils iraient manifester à Quimper et pas ailleurs. Les mêmes qui ont considéré (voir la lettre incendiaire de la section CGT de la navale à ses responsables régionaux) que les appareils (CGT, SUD, FSU) qui défilaient le même jour à Carhaix les trahissaient et soutenaient, de fait, le gouvernement. C'est dans ces conditions que les militants anarcho-syn-

dicalistes de FO ont décidé, en toute conscience, de prendre leurs responsabilités en allant aider à constituer un cortège syndical très clair et très net sur le fond et sur la forme.

Certes, nous y avons côtoyé, au début du rassemblement, des gens peu fréquentables. Il a fallu physiquement défendre la sono qui diffusait des slogans sans ambiguïté aucune du type «Breton ou pas, un patron reste un patron» ou «Français immigrés, mêmes patrons mêmes combats», mais, au final, c'est un cortège de plus de mille salariés de FO et de la CGT qui s'est constitué et a défilé en toute «souveraineté» dans les rues de Quimper avec des dizaines de contacts et de discussions sur la situation et les diversions et rideaux de fumées entretenus pour protéger le système. Qui l'aurait fait en notre absence ?

Nous admettons tout à fait que cette stratégie puisse être discutée ou critiquée, mais elle est nôtre et nous considérons que nous avons fait, en mettant les mains dans le cambouis, œuvre utile. N'en déplaise à certains commissaires politiques du Parti ouvrier indépendant décrivant, dans certains papiers, les manifestants de Quimper comme, au mieux des abrutis n'ayant rien compris à la situation ou, au pire, des traîtres cryptofascistes (la meilleure preuve pour eux étant probablement que le NPA défilait aussi à Quimper).

Les manœuvres de tous ordres ne sont pas encore terminées. Le gouvernement aux abois a un besoin crucial d'un pseudo-consensus. C'est tout l'objet du Pacte d'avenir pour la Bretagne présenté le 6 novembre et qu'Ayrault est supposé signer d'ici à la fin du mois. Vaste fumisterie, indécent, voire dangereux sur bien des aspects, il a déjà reçu le soutien empressé d'une intersyndicale régionale (tous les syndicats, sauf FO) réclamant un «pacte social pour l'avenir de la Bretagne». Nul doute que les salariés touchés par les plans de licenciements vont apprécier...

Sans se la jouer, étant ouvert à toutes les discussions sur la situation et sur les meilleurs moyens de peser efficacement, les militants anarcho-syndicalistes continueront contre vents et marées à participer aux luttes sociales, à tout faire pour les fédérer et à tenter de faire partager au plus grand nombre des perspectives réellement émancipatrices.

Maurice

Groupe La Sociale
de la Fédération anarchiste

Des nouvelles de **La Redoute**

Interview de Jean-Christophe Leroy,
délégué syndical CGT



BIEN QUE TRÈS OCCUPÉ par le mouvement en cours, nous avons pu poser quelques questions à Jean-Christophe, qui a accepté de nous répondre brièvement.

Le Monde libertaire: Peux-tu te présenter à nos lecteurs ?

Jean-Christophe Leroy: J'ai cinquante ans, et je travaille à La Redoute depuis vingt-cinq ans. J'ai adhéré à la CGT il y a dix-huit ans, suite à une grève dans laquelle je m'étais investi. Il y a treize ans, je suis devenu délégué syndical, puis secrétaire du syndicat.

Le Monde libertaire: Quel est le moral et l'état d'esprit des salariés aujourd'hui ?

Jean-Christophe Leroy: Il y a un peu d'attente, mais aussi l'envie de démarrer une mobilisation pour contraindre la famille Pinault à apporter des garanties pour l'ensemble des salariés lors de la cession de l'entreprise.

Le Monde libertaire: Comment se passent les relations dans l'intersyndicale ?

Jean-Christophe Leroy: Les relations sont bonnes. Chacun doit défendre son point de vue, ensuite, c'est aux salariés, lors des assemblées générales, de décider de tout.

Le Monde libertaire: Pourquoi avoir opté pour des journées d'action plutôt qu'une grève reconductible ?

Jean-Christophe Leroy: Toutes les actions sont un moyen de mettre la pression sur le groupe Kering et la famille Pinault. Bien sûr, il faudra à un moment où à un autre passer par la grève. Ça ne se décrète pas sur un coin de table et, surtout, ça doit être décidé et ensuite contrôlé par le maximum de salariés. L'important, pour l'instant, c'est de mettre le maximum de salariés dans le coup.

Le Monde libertaire: Quels sont les soutiens extérieurs au mouvement des salariés ?

Jean-Christophe Leroy: Ceux qui veulent soutenir peuvent le faire sur les bases des revendications qui devront être décidées par une grande majorité des salariés en lutte. On accueille les soutiens, mais on veut que les salariés de La Redoute contrôlent et décident pour leur avenir.

Le Monde libertaire: Comment accueilles-tu les propos de la maire de Lille au sujet de Pinault ? Quels liens sont entretenus ou rompus avec les organisations politiques ?

Jean-Christophe Leroy: Encore une fois, ce qui est important, c'est la mobilisation des

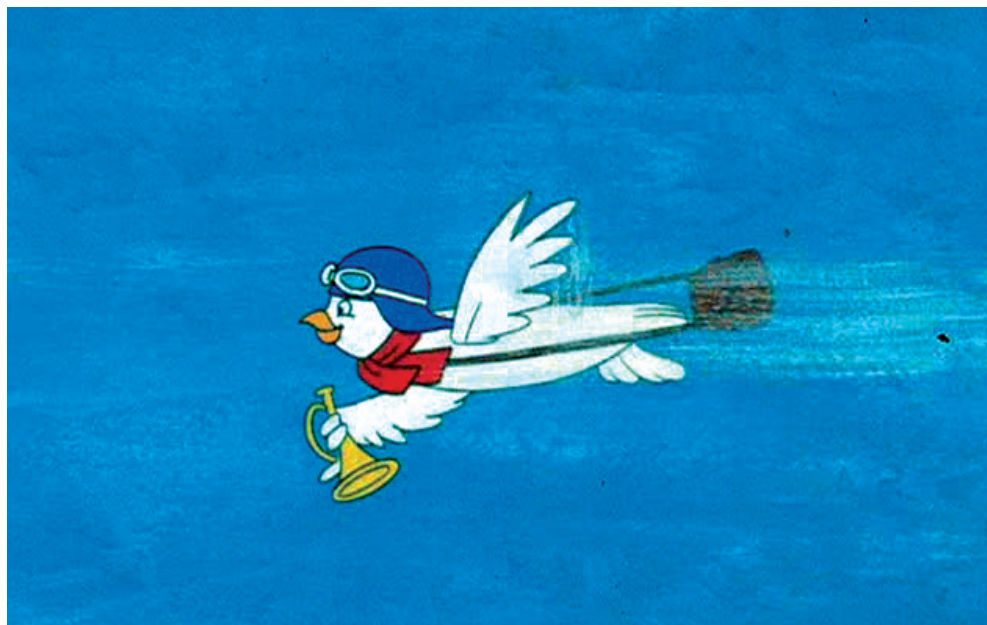
salariés. Nous sommes les seuls à pouvoir faire reculer Pinault avec, également, le soutien d'un maximum de travailleurs qui se reconnaîtront dans notre mouvement. La CGT revendique zéro licenciement, aucun découpage de l'entreprise, des mesures de préretraites payées à 100 % pour les plus anciens et dix ans de garantie de salaires pour tous. Tout cela financé par Kering, le groupe de la famille Pinault. Alors, ce qui va compter, c'est notre capacité à nous organiser et à mener une lutte dans la durée.

Le Monde libertaire: Une nouvelle action est prévue le 21 novembre à Paris pour revendiquer des garanties au groupe Kering. D'autres types d'actions sont-ils prévus ?

Jean-Christophe Leroy: Nous pensons qu'il faut continuer les actions et les manifestations. Il faut même les amplifier. Il faut également que de plus en plus de salariés se mettent dans l'organisation du mouvement. C'est tout cela qui pourra faire reculer la famille Pinault.

Propos recueillis par Nathan Ben-Moyal
Groupe Salvador-Segui de la Fédération anarchiste

Nouvelles des fronts



BONNETS ROUGES ET BLANCS BENÊTS. Pour sauver ton emploi, manifeste avec ton patron ; pour sauver ta retraite, manifeste avec les néopoujadistes, en d'autres termes, pour te faire plumer continue à faire le gros dindon. Mille plans sociaux en cours, quinze mille postes supprimés dans les derniers dix-huit mois, cinquante-quatre mille emplois menacés et quelques naïfs rejouent l'association capital-travail. Vieux mythe catho dont les dupes furent toujours ceux qui croyaient dans les bonnes intentions des dominants. Comment, après cent cinquante ans de lutte de classes, peut-on encore se faire embarquer dans une telle impasse ? Comment accepter, encore, de jouer la chair à patron ? Mystère des consciences et mirifiques résultats d'une éducation bien conduite par tous les décerveleurs. Syndicats ouvriers dépassés par la révolte sociale ou qui récoltent ce qu'ils ont semé, la graine de la délégation, du partenariat, de la collusion, de la négociation... le germe de la soumission ?

Et, pourtant, le Medef et ses affidés, avec ou sans bonnet, cognent à tout va pour améliorer la profitabilité de leurs rapines. La Société générale, après les 1 450 de 2011, lourde 470 collaborateurs dont plus de 300 en France, Alstom en vide 1 300 en Europe. La Redoute s'affranchit de 700 à 800 emplois dans un Nord où le chômeur s'habille au vestiaire du Secours populaire. Goodyear, à Amiens, ça sent le caoutchouc brûlé pour les 1 173 survivants menacés par un Titan dément et furieusement antisindicaliste, surtout, d'ailleurs, quand ils résistent. Pour les collabos, ça se discute.

Fagor-Brandt met 1 800 cols bleus au

congélateur dans l'attente d'une liquidation, Marine-Harvest, malgré 63 millions de bénéfices, en supprime 400. Dans les médias, même carnage. France Télévisions pousse 300 CDI au départ « volontaire » et ne renouvellera pas 300 CDD, Ouest-France passe 130 emplois au massicot, Centre-France La Montagne 230 à la presse. Quant aux Bretons qui ont des chapeaux ronds, le secteur agroalimentaire continue à dégraisser sa volaille salariée. Après Doux, c'est Tilly Sabco qui passe 1 000 emplois au tranchoir. Quant à Pleyel, à Saint-Denis, après deux cents ans, c'est la fin du concerto, les 14 derniers facteurs enfoncent la touche blanche de la cessation d'activité.

Du côté de la résistance, c'est poussif, même si quelques pantins politicards parlent d'un pays au bord de l'insurrection et si quelques benêts rouges détruisent les octrois des fermiers généraux. De la jacquerie à la révolution, y a du chemin et quelques ornieres interclassistes et autoritaires à éviter ! De fait, entre deux journées de « mobilisation » traîne-charentaises, une grève réussie des sages-femmes pour leur reconnaissance sociale, une grévette d'animateurs, d'assistants de vie sociale et de profs des écoles contre la réforme des rythmes scolaires. À Paris, une grève des éboueurs, des fossoyeurs et des égoutiers de la ville pour une revalorisation des salaires et la qualité du service. En banlieue, au Bourget, quinze jours de blocage d'un entrepôt d'oripeaux H & M menacé de fermeture. À Roissy, quatre belles semaines de grève chez Swissport pour les salaires. Rien de bien déterminant, pourtant. En matière d'insurrection on peut faire mieux ! Mais certains

aiment se faire peur, nous faire peur pour nous faire taire.

Dans le monde, une classe en lutte continue, malgré tout, à se battre pour sa dignité. Au Portugal, un emploi sur sept a disparu depuis 2008, malgré des manifs importantes. En Grèce, malgré ses 27 % de chômeurs officiels, grève dans les universités à Athènes des personnels administratifs, dont 1 350 postes devraient être liquidés pour cause d'économie afin de satisfaire au diktat de l'Europe et du FMI. En Italie, la compagnie aérienne Alitalia se déleste de 2 500 collaborateurs faute de recapitalisation de ses actionnaires. Madrid, poubelle franquiste à ciel ouvert suite aux quinze jours d'une grève victorieuse des éboueurs qui craignaient 1 000 suppressions d'emplois, là encore pour économiser. Et Kellogg's, le groupe agroalimentaire américain, il va se séparer de 7 % de son effectif pour dégager, là encore, sur le dos de la bête environ 450 millions de dollars de marge supplémentaire. Nokia, knock out, saque 32 000 personnes dont 4 000 en Finlande, BlackBerry en expulse 4 500 au Canada. Le sidérurgiste Riva ferme sept usines en Italie et se purge de 1 400 employés. Bangladesh, des milliers d'ouvriers du textile, pour le coup en état d'insurrection, mais sans bonnets, paralysent 100 usines et affrontent la police pour obtenir un salaire de moins de misère à hauteur de 100 dollars. À vérifier, il semblerait qu'ils n'aient pas (encore) associé leurs patrons au défilé, un jour peut-être.

Hugues

Groupe Commune de Paris
 de la Fédération anarchiste

Bravo la droite populiste !

Après la Manif pour tous, les pigeons, les Abeilles et les Bonnets rouges, on dénombre un mort et six blessés dans deux accidents sur les barrages d'agriculteurs. Et tout ça sous l'impulsion des patrons, des lobbys et des réacs...

Non au TGV Lyon-Turin

Une foule impressionnante s'est rassemblée devant la préfecture de Valence contre le TGV Lyon-Turin, le groupe La Rue rûle de la Fédération anarchiste en faisait partie.

Les anarchistes invisibles...

Environ 500 personnes se sont rassemblées à Gentioux dans le Puy-de-Dôme autour du monument aux morts pacifiste et antimilitariste à l'appel de la Libre Pensée, de l'Union pacifiste, de l'Arac, la Fédération anarchiste, etc. La plupart des speeches ont tourné autour de la réhabilitation des fusillés pour l'exemple. Une centaine de personnes (principalement libertaires) se sont retrouvées ensuite à l'auberge espagnole au Villard pour un moment convivial. Le lendemain, il y avait une page entière dans La Montagne, le quotidien local, mais... pas un mot sur la présence des libertaires, pourtant nombreux à cet événement.

HARO SUR LE BAUDET! On aura compris que ça bouillonne dans les immeubles des directions syndicales, les états-majors décisionnels veulent en découdre avec le monde capitaliste. À l'assaut des marchés et de l'exploitation, il faudra donc que les possédants rendent gorge. Mais il faudrait pour cela au moins une ébauche d'une unité syndicale. Et celle-ci, à moins de contacts secrets, se fait attendre. On aurait cru que le front uni contre l'accord ANI d'avant les vacances aurait perduré. Anarcho-syndicalistes et autres syndicalistes de tout poil, il nous semblait que, ça et là, des poches de résistance se faisaient voir, mais patatras! Il faudra encore une fois se contenter d'exceptions locales alors que les appareils confédéraux représentatifs confortent leur équilibre interne. D'un côté, une posture pour rassurer les énervés de la base, de l'autre des négociations avec les pouvoirs publics pour réaffirmer leur ancrage dans leur rôle de partenaires sociaux.

Dans le ras-le-bol social, la riposte est tout de même en marche. Mais dans les états-majors syndicaux, les cartes sont un tantinet brouillées. En Bretagne, ce que les médias appellent le «PACK syndical» est en fait un front commun CGT-CFDT. Dans une lettre adressée à d'autres centrales syndicales (CFE, CGC, FSU, CFTC et FO) : «La gravité de la situation interpelle tous les acteurs, parmi lesquelles les organisations syndicales.» Étonnant non... Thierry Lepaon et Laurent Bergé main dans la main, comme la semaine dernière dans les rues de Morlaix. On est loin des drapeaux de la CFDT brûlés dans les manifs de l'été. Cela

suffira-t-il à disperser l'opération confusion des bonnets rouges? On verra bien si ça éclairera notre lanterne syndicaliste.

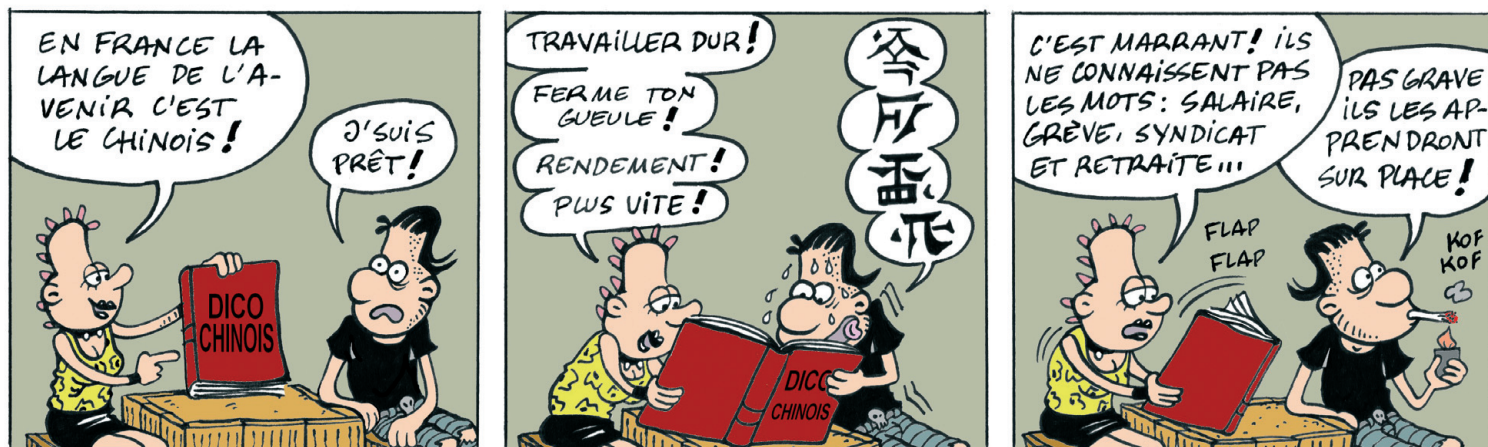
«Complicité de collecte de données à caractère personnel», «complicité de violation du secret professionnel»; à qui s'adressent ces accusations? À Ikea France mis en examen pour espionnage de salariés. Comme le disait le délégué FO: «Ces mises en examen prouvent que le système d'espionnage était généralisé.» Affaire à suivre au parquet de Versailles. Quant à l'inspection du travail menacée par une réforme gouvernementale, il faudrait un peu plus d'unité syndicale pour imposer son retrait.

Jean-Pierre Germain

Groupe Salvador-Seguí de la Fédération anarchiste.



PAVÉ D'ANAR AVEC SADIA ET MAZOGH KROKAGA



Non à la fermeture des Lilas

Les défenseurs de la maternité des Lilas ont rappelé à François Hollande, durant sa campagne présidentielle, de ne pas fermer la maternité, haut symbole des luttes historiques pour les droits des femmes. Mais, un président qui tient ses promesses, ça ne s'est jamais vu, continuons la mobilisation.

NDDL toujours !

Le ministre des Transports, Frédéric Cuvillier, au lendemain du feu vert accordé par Bruxelles pour une aide d'État destinée à financer une partie des travaux, a déclaré : « Je souhaite qu'il soit construit et je fais en sorte qu'il puisse être construit. » Cela est en totale contradiction avec le rapport de la Direction générale de l'aviation civile, pour laquelle « la solution du maintien de l'activité n'est pas physiquement impossible, mais serait très coûteuse et le développement de l'aéroport serait contraint par l'aggravation des nuisances ». Nous avons relayé l'info dans un précédent numéro : visiblement, ils n'ont pas été entendus et peut-être même pas écoutés ?

Poitiers

Les anti-IVG

ne sont pas passés



LE 16 NOVEMBRE à 14 heures, devant le contre-rassemblement féministe, antisexiste et antifasciste de dizaines de personnes, quant à elles bien présentes et attendant les intégristes et fachos de pied ferme, l'association anti-IVG-SOS Tout-petits a semble-t-il préféré annuler sa misérable « prière » de rue contre les droits des femmes. On n'a juste vu personne. Et tant mieux !

Dès 11 heures, un groupe d'autodéfense antisexiste avait en effet déployé des banderoles près de la place du marché, pour le droit à l'avortement et à la contraception libres et gratuits et distribuait des tracts appelant à un contre-rassemblement à 14 heures, face aux remises en cause actuelles du droit à l'avortement et à la violence des discours sexistes dans l'espace public.

À 14 heures, étant présents au contre-rassemblement, nous n'avons vu pour notre part qu'un nationaliste isolé, grenouillant aux abords de la place et se tenant prudemment à l'écart.

Il y a quelque temps, lors d'un contre-rassemblement antisexiste et antifasciste à

Poitiers, les flics s'étaient illustrés en véritable service d'ordre des veilleurs homophobes, qui étaient accompagnés de fachos. Sous les applaudissements des intégristes et des nervis d'extrême droite, les gardiens de l'ordre patriarcal et bourgeois n'avaient pas hésité à procéder à l'arrestation de neuf personnes, blessant une camarade et proférant des insultes contre un autre. Cette fois-ci, devant le nombre, les flics ont préféré la prudence, renonçant à des arrestations sous le prétexte grossier de « manifestation illégale ». Ils ont sagement fini par vider les lieux eux aussi.

Une fois de plus, nous avons été présents pour montrer aux intégristes, aux fachos et à tous les fidèles serviteurs des dominants que leurs fantasmes autoritaires et sexistes ne passeront pas. La lutte contre toutes les dominations passe par la lutte contre les attaques portées aux femmes et par l'affirmation inébranlable que nos corps nous appartiennent. Intégristes, fachos, flics : hors de nos villes, hors de nos vies.

Groupe libertaire Pavillon noir



Les **politiciens** ne connaissent pas le chômage



LES LANGUES DES MINISTRES, du président et de la classe des politicards de gauche comme de droite et des extrêmes sont à ce point déliées et bien pendues qu'elles ne connaissent pas le chômage. Il s'agit pour les duègnes du grand capital et du patronat d'occuper le devant de la scène politique. L'orchestration de cette mascarade, de cette bouillie verbale est de saturer le peuple « d'informations ». Pour l'abrutir et lui donner l'illusion qu'il est informé, alors qu'en réalité il est totalement assujéti et noyé sous un déluge d'informations contradictoires et souvent mensongères afin de le maintenir sous leur dépendance et dans l'ignorance.

C'est ainsi que les « menteuses », après avoir pris langue auprès du château élyséen et des partis politiques, se répandent par le biais des relais que sont les médias. On distingue plusieurs catégories, toutes destinées

à enfumer les cerveaux et à laisser croire qu'il y a différents courants de pensée. Alors qu'il n'y a qu'un seul objectif, servir le plus efficacement le capitalisme, seule la façon d'y parvenir diverge. Il faut bien dire que le langage leur permet de diversifier leurs interventions et de discourir à satiété. Les coquins vont jusqu'à se faire épauler par des experts en tous genres, qui en fait sont experts en manipulation intellectuelle. Ils excellent dans la novlangue. Ils manient le baratin avec beaucoup d'à-propos. Ils jabotent entre eux pour créer l'illusion du débat. Ils savent, à l'occasion, déblatérer et, surtout, jacasser sur des futilités pour détourner l'attention du peuple et permettre aux politicards de perpétrer leurs mauvais coups.

Les langues des politicards sont plutôt chargées, pâteuses, vulgaires et, surtout, bien pendues, ce ne sont que des langues de

vipères, pour ne pas dire autre chose. Elles n'ont rien à voir avec la langue de bœuf que cuisinait ma grand-mère, qui, lorsqu'elle la préparait, disait : « Celle-là, tu pourras la déguster sans crainte et sans dégoût car, contrairement à la langue des hommes politiques, elle n'a jamais menti ! »

Mais qu'ils se méfient, tous ces mécréants, car le peuple libéré de ses chaînes, dans son immense bonté, au lieu de leur couper la tête pourrait remettre au goût du jour deux supplices qui avaient cours au XVI^e siècle : celui de la langue coupée, dont l'exécuteur opérait la sentence à l'aide d'un couteau, et celui de la langue percée, qu'il pratiquait avec un fer rouge, pointu ou à froid...

Justhom

Les bits se battent

LA PREMIÈRE VICTIME AVAIT SOIXANTE-QUINZE ANS. Gerardo Gentilella, «Jerry the Barber» coupait les cheveux et rasait les mentons depuis des décennies, au son exaltant des arias de Verdi et Puccini. Il proposa même de renoncer à son salaire et de ne vivre que des pourboires que laissaient les clients, mais on fut inflexible. Il devait partir, car il n'y aurait plus de clients, parce qu'il n'y aurait plus d'êtres humains à piloté perpétuellement renouvelée. Mais partir d'où? De la bourse de New York. Du New York Stock Exchange, à Wall Street. C'était le 30 juin 2006, et son départ ne signifiait pas que l'on allait raser gratis. Il signifiait que les traders (en français préhistorique et dinosauresque, les agents de change) ne viendraient plus jamais, physiquement, en ces lieux. Vous me direz que voir disparaître des traders ne saurait engendrer que joie et bonne humeur. Non, parce que vous savez vous aussi ce qui les a remplacés : quelque chose d'encore plus dénué de pitié (est-ce possible, avoir moins de pitié qu'un trader?), quelque chose de bien plus rapide. Les algorithmes de combat. Pardon, les algorithmes de trading à haute fréquence. Les algorithmes qui vendent et achètent des actions et des obligations et des titres de toute nature et toute espèce des centaines, des milliers de fois par seconde.

Les choses se compliquent

Concert d'exclamations : « Mais, dinosauresque Potkine, cela fait des années que l'on sait qu'existe le trading à haute fréquence, réveille-toi ! » Un moment d'attention s'il vous plaît. Permettez-moi de l'introduire. Il est petit. Mais il est méchant. Venimeux, même, mais c'est ce qu'exige le sujet. Il vient de Belgique, aux bons soins de la maison d'édition «Zones sensibles», et c'est l'autobiographie d'un algorithme. L'autobiographie s'intitule 6, ce qui n'est pas son prix (12 euros). Il nous enseigne bien des choses. Entre autres que l'évolution darwinienne est un mécanisme très adaptable, tant qu'on lui fournit un carburant. Dans la nature? La volonté de survie (« persévérer dans son être » disait, je crois, Spinoza). À Wall Street? La volonté de se goinfrer d'autant de flouze que possible. Le « profit motive » a donc engendré une évolution darwinienne chez les traders américains qui savaient depuis longtemps que *time is money*, et que *fast*

time is big money. En d'autres termes, que recevoir l'information avant autrui, et agir sur cette information avant autrui permet d'opérer l'intéressant transfert des deniers des non-informés vers les poches des informés. C'est ainsi qu'a vraiment commencée la fortune des Rotschild qui apprirent le résultat de la bataille de Waterloo longtemps avant tout le monde. Revenons à nos moutons. Tout commença par un robot capable de taper des ordres d'achat et de vente plus vite qu'un humain. Avec Internet, le berceau des TAZ et de la révolution, on se lança dans la course à la milliseconde. Mais voilà, la Bourse n'est pas un lieu aimable et coopératif. Nous allons donc introduire l'aspect un peu moins connu des choses.

Les bits se battent

Car si les traders sont d'immondes salopards à peine moins haïssables que les publicitaires, ils sont incontestablement fort intelligents. Et ils se sont aperçus que la vitesse était une arme, mais que la rouerie en était une autre. Ils commencèrent à rédiger des algorithmes pas seulement rapides, mais également vicieux. On vit naître Cobra, et Sniper, et Rasoir et Faucon et Embuscade et Ninja, et d'autres encore. Il y a les algorithmes qui envoient d'un coup un nombre gigantesque d'ordres d'achat, annulés quelques secondes après, Sumo par exemple. Dans quel but? Afin de détourner l'attention de Ninja, d'Embuscade, d'Éclaireur et autres algorithmes qui reniflent la sacrosainte tendance. Pendant que ces affreux se précipitent sur l'alléchante, mais illusoire tendance provoquée par Sumo, les malins propriétaires de Sumo, eux, ont les mains libres pendant trois, quatre secondes. De quoi gagner trois, quatre dizaines de millions de dollars... Ou, au lieu de la grosse artillerie, la micro-infiltration. Un algorithme attend les résultats des batailles d'algorithmes, n'envoyant aucun ordre, mais calculant à quel prix d'équilibre s'arrêtera l'échauffourée. Alors, averti avant tout le monde, hop, en une milliseconde, il rafle le résultat d'au moins sept ou huit secondes (des siècles!) d'efforts des autres. Savez-vous quelle est la dernière mode, dans ces guerres impitoyables? Les micro-ondes. Oui, les micro-ondes, les mêmes que celles qui permettent de réchauffer les pizzas aux OGM.

Elles permettent aussi aux informations de transiter plus vite encore que dans les câbles. 750 millisecondes de New York à Chicago? Non, cent quarante millisecondes!

Terminons en rappelant que, en 2013, 90 % de la masse monétaire mondiale tourne dans les circuits de la finance, ce qui laisse 10 % du capital mondial pour payer ce qui nous éclaire, nous chauffe et nous nourrit.

Nestor Sumo



Shirôto-no-ran

La Fronde des amateurs
dans le quartier de Kôen-ji à Tôkyô



Kôsuke Kawasaki

Trio4.nobody.jp

LE 21 MARS 2013, le plus grand quotidien japonais, *Yomiuri Shinbun*, publie à la une un article intitulé «Les jeunes qui ne veulent rien». Le journaliste y déplore la baisse des achats chez les jeunes Japonais qui ne s'intéressent plus aux voitures, ni aux vêtements de luxe comme le faisaient leurs aînés. Il laisse même sous-entendre que cette couche de population freine l'économie du pays. Comparé à l'histoire humaine, ce discours est étrange. Sans citer les plaintes d'Harpagon dans *L'Avare*, c'était plutôt la dépense des jeunes qui était considérée comme un problème, voire comme la cause de la ruine de la famille ou de l'État. En fait, cet article du *Yomiuri* relève de la propagande.

Ces jeunes qui ne consomment plus

Depuis sa victoire lors des élections législatives de décembre 2012, le gouvernement du Parti libéral-démocrate, revenu au pou-

voir, mène une politique économique nommée «*abonomics*» (néologisme angliciste composé du nom du Premier ministre, Abe Shinzô, et de l'anglais «*economics*») qui cherche principalement à réactiver l'économie japonaise. Pour sortir de la stagnation, une inflation à 2 % est fixée pour les deux années à venir. Autrement dit, une politique d'assouplissement monétaire a été instaurée. Elle est accueillie avec joie par le secteur de l'immobilier et par les traders, c'est-à-dire ceux qui ont connu une longue période d'adversité depuis l'éclatement de la bulle spéculative au cours des années 1990 et qui ont replongé avec la crise Lehmann en 2008. Sous le nom d'«*Abe Bubble*» (bulle Abe), certains envisagent l'arrivée d'une nouvelle bulle spéculative. Mais la grande différence avec la bulle des années 1980, c'est que celle-ci était assurée par la force de travail de la génération du premier baby-boom qui attei-

gnait alors la force de l'âge. Cette génération était plus nombreuse que la population inactive (notamment les retraités). De nos jours, la génération des 30-40 ans a vu sa charge s'alourdir et elle se retrouve bien souvent dans la précarité à cause des changements de lois en faveur des employeurs réalisés entre-temps, avec plus de charges avec moins de revenus et de stabilité. Autrement dit, même si on pousse les jeunes à la consommation, ils n'ont pas suffisamment de moyens. Pour les convaincre, une autre rhétorique, plus mesquine, est alors promue.

Depuis 2008, le néologisme «*sôshoku-kei*» (type herbivore) est d'abord utilisé pour désigner des garçons qui se désintéressent de rechercher une conjointe ou même une simple copine. Actuellement, des journalistes et des économistes s'en servent aussi pour expliquer la raison de la baisse de consommation chez les jeunes: ils n'achèteraient plus de biens parce qu'ils auraient grandi dans un épanouissement matériel sans avoir appris à chasser les proies de leurs propres mains, ni même à désirer quoi que ce soit.

Il s'agit évidemment d'une péjoration. On dirait que les aînés provoquent les jeunes pour leur faire acheter leurs produits, tout en les traitant comme des «*castrés mentaux*». Pris par le jeu, certains se voient misérables ou inférieurs vis-à-vis de ceux qui ont réussi socialement et vis-à-vis des générations précédentes. Pourquoi tu ne peux pas acheter une maison ou une voiture? Pourquoi tu restes toujours célibataire? Pourtant, tes parents à ton âge...

«*Sans pouvoir politique, ni argent*»

Tous les jeunes Japonais seraient-ils dans un tel état? Pour répondre à cette question, j'ai retrouvé, quelques jours après la parution de l'article du *Yomiuri*, Higuchi Takurô, un activiste japonais que j'avais rencontré à Saint-Imier lors des Rencontres internationales anarchistes d'août 2012. Il se propose de me présenter Matsumoto Hajime, promoteur du mouvement Shirôto-no-ran (la Fronde des amateurs), qui tient aussi un magasin de recyclage électroménager du même nom dans le quartier de Kôen-ji à Tôkyô.

Situé à peine à dix minutes en train de Shinjuku, grand centre qui se trouve dans l'ouest de la ville, ce quartier résidentiel est très habité par des étudiants et des travailleurs célibataires, parfois des jeunes comédiens ou des musiciens qui en ont fait l'un des centres de la culture underground tokyôite. Il est aussi connu pour ses rues et ses arcades qui abritent des petits commerçants. Il a l'image d'un quartier populaire. Depuis mai 2005, Matsumoto tient sa boutique dans Kitanaka-dori, une rue commerçante qui longe une grande ligne de chemin de fer.

En chemin, Takurô me présente sans arrêt le magasin Shirôto-no-ran numéro tant, et à l'arrivée du numéro cinq, Matsumoto, le

patron m'explique: «*À vrai dire, je ne sais pas combien de magasins porte en ce moment le nom de Shirôto-no-ran, ni ce qu'ils font. Il y a des friperies, un bar. Certains ont organisé une université Shirôto (Shirôto-daigaku) où chacun donne des cours sur ce qu'il sait faire. On m'a dit qu'il y avait même un Shirôto en Allemagne. En tout cas, ce n'est pas un groupe d'entreprises comme on l'imagine habituellement.*»

Matsumoto a monté son magasin au printemps 2005. «*À l'époque, cette rue était au point d'être désertée. J'étais alors employé d'un magasin du même genre dans un autre quartier. Mais comme on m'a proposé un loyer bon marché, j'ai décidé de m'installer ici pour être indépendant.*»

Le haut des étagères garde toujours les inscriptions des marques de produits de beauté qui datent de plusieurs décennies.

«*Avec un ami, j'ai commencé une chaîne de radio sur le web, car je voulais savoir si des petites gens comme nous pouvaient faire quelque chose de drôle. Le nom de Shirôto-no-ran vient de là.*»

Après les ondes, ils partent dans la rue pour faire du «*drôle*». Ils organisent des manifestations pour tout et n'importe quelle revendication: le retour des vélos confisqués par la police ou la gratuité du papier hygiénique dans les toilettes de la gare. Comme leurs thèmes, leurs cortèges avaient un aspect carnavalesque, à la différence des manifestations habituelles. Mais, par la suite, leur mouvement n'a pas été que simple drôlerie. Quand la Diète¹ a examiné un projet de loi interdisant la commercialisation de certains outils électriques de recyclage, leur contestation l'a fait avorter.

En 2007, Matsumoto se présente pour l'élection des conseils municipaux de l'arrondissement de Suginami. «*Quand on est candidat, on peut faire des manifs à sa guise, alors je me suis présenté. Je m'y suis intéressé non pas par conviction politique, mais plutôt par esprit d'agitation.*»

Bien qu'il n'ait pas été élu, les jeunes ont créé durant des semaines un état d'agitation festive dans le quartier avec des DJs et des musiciens. Drôle de campagne électorale.

Juste après l'accident de Fukushima de mars 2011, leur manifestation antinucléaire rassemble, sans coup férir, plus de quinze mille personnes et elle inonde la place devant la gare.

Malgré leur succès, les membres de Shirôto-no-ran gardent leur modestie. Sans discours politique, ils mènent leurs vies tout en gardant leurs principes. Takurô travaille dans le soin pour les personnes âgées et Matsumoto garde sa boutique.

Pendant notre discussion, les clients venaient, certains pour acheter des meubles, d'autres pour demander des devis à Matsumoto. C'était le mois de mars, moment de préparation de la rentrée scolaire ou professionnelle.

«*En ce moment, le milieu de la brocante traverse une période creuse. Les gens achètent souvent les objets de seconde main sur internet. Mais c'est aussi un métier de confiance. Si les gens ne te connaissent pas, ça ne marche pas bien. Le plus important, ce n'est pas de faire du chiffre*



d'affaires, mais de faire circuler cet argent pour faire vivre le quartier.»

Grâce à cette mentalité, Shirôto-no-ran a été bien accueilli par les habitants et Matsumoto occupe une place importante au sein de l'association des commerçants. Leur ambition va plus loin. «*J'aimerais un jour que nous établissions nous-mêmes un tribunal de quartier, c'est-à-dire un endroit où une personne âgée tiendrait un rôle de médiateur pour résoudre à l'amiable les petits conflits entre voisins. Je crois qu'aujourd'hui nous dépendons trop de l'État. Le plus important, c'est comment pouvoir être heureux sans pouvoir politique, ni argent.*»

«*Il y a un étage vide chez Untel.*» «*C'est cool! Si nous allions monter une guest house?*»

Dès le mois d'avril, les cours d'appel ont remis en cause le résultat des législatives 2012 et certaines ont même annoncé leur nullité. Ainsi, à peine au bout de trois mois, un nuage noir est apparu au-dessus de l'abénomics. Mais, ce soir encore, dans un coin de Tôkyô, Takurô, Matsumoto et leurs camarades parleront de leurs projets de prochaines drôleries. **K. K.**

1. Parlement du Japon. (Ndlr.)

Décroissance,

MALGRÉ TOUS LES OBSTACLES INSTITUTIONNELS, le thème de la décroissance pénètre lentement l'espace public. Pour les uns, de plus en plus nombreux, elle apparaît comme une voie désormais incontournable. Pour les autres, dont les propos allient une fureur intolérante à une bêtise vertigineuse, elle n'est que technophobie, ringardise, obscurantisme. L'enthousiasme des uns, la virulence ou la perversité des autres montrent, en réalité, que la décroissance touche au plus profond de l'homme, qu'elle questionne, bouscule, déstabilise: la boulimie de biens matériels peut être perçue comme la peur du vide, une compensation illusoire à un déséquilibre affectif, à une insatisfaction permanente, à une vie insipide. Faire le plein de marchandises, de bruits, de vitesse, d'excitations diverses, de plaisirs factices n'est-il pas essentiellement une manière de nier les limites, une façon de refouler la conscience de notre finitude, une réponse à l'angoisse de la mort.

Reste que ce diagnostic ne constitue pas un projet de société. La diversité des approches concernant la décroissance masque souvent le vide politique ou le fourvoiement dans des pistes marécageuses. Sous prétexte de ne pas imposer de solutions toutes faites, et tournant souvent en dérision – par frivolité ou lâcheté – la notion ambiguë de «grand soir», elle évacue le vrai débat politique. Comment, d'un monde invivable, naîtra – sans conflit – une société sereine? On ne le saura pas.

Le livre collectif récemment paru sous la direction d'Agnès Sinaï, maître de conférences à Sciences-po – *Penser la décroissance* – n'échappe pas à la règle. Et pourtant, un élément aurait pu permettre d'approfondir le débat politique. Alice Le Roy, journaliste, évoque une photo satellite (prise en 1998) des zones pastorales situées aux confins de la Chine, de la Russie et de la Mongolie, qui permet d'observer que les tribus nomades qui, côté mongol, géraient le territoire avec des systèmes de propriété collective, rencontraient moins de problèmes de surpâturage que les exploitations situées en Chine, où elles ont été tour à tour nationalisées puis privatisées, ou encore côté russe, où elles étaient toujours sous contrôle étatique. Quel meilleur hommage au projet anarchiste?

L'humanité dans une impasse

Que nous apprend ce livre? Si la formation technologique de l'Occident a demandé mille ans, selon Lewis Mumford, l'explosion énergétique, elle, date de deux cent cinquante ans. À partir de 1750, le recours massif au charbon en Angleterre ouvre l'ère de

l'Anthropocène, c'est-à-dire la période où les sociétés industrielles concurrencent les forces telluriques, où une partie de l'humanité est devenue une «force géologique». Il est encore difficile de mesurer les conséquences de cette artificialisation du monde, de ce changement d'échelle temporelle, de cette rupture dans l'histoire (le règne des énergies fossiles ne représentera qu'une infime parenthèse dans l'évolution géologique de la Terre depuis quatre milliards et demi d'années).

C'est une modification sans précédent de notre rapport au monde (et notamment la capacité accélérée d'exploitation et de destruction des différents milieux); c'est l'abandon des énergies renouvelables (bois, moulins à eau et à vent). C'est aussi la systématisation d'un rapport de violence envers la nature (exploitation des ressources), mais aussi à l'égard de l'homme (commerce des esclaves). Déforestation, pollutions, épuisement des ressources, appauvrissement des sols, perte de biodiversité, perturbations climatiques..., tous les clignotants de la biosphère sont au rouge. La période des énergies faciles et bon marché s'achève au sein des sociétés malades de leur propre croissance.

Un avenir imprévisible

Pour assurer sa survie, le système se lance dans une redoutable fuite en avant de technologies coûteuses et agressives, qui n'empêchera nullement le renchérissement du coût des énergies. Ces pistes risquent bien de n'être que des mirages. Ce que nous préparent les écolo-technocrates, c'est une rationalisation centralisée de la production industrielle et agricole mondiale, qui s'accompagne d'une société de contrôle et de surveillance des flux du bétail humain grâce aux progrès des nanotechnologies et à la miniaturisation de l'informatique. Des réponses techniques à des questions soulevées par la technique, en sachant que celle-ci «s'auto-accroît» (voir Ellul, Illich, Gorz) tout en échappant aux processus «démocratiques». Ce projet, c'est la planification de la vie, c'est-à-dire son mépris et sa négation.

Ce désarroi de la «mégamachine» se manifeste notamment par la multiplication des grands projets qualifiés de coûteux, inutiles et destructeurs. Il semble en effet que l'objectif de ces temples de la démesure ne soit pas seulement la recherche effrénée du profit mais le maintien sous perfusion d'un système productiviste qui ne doit sa survie qu'à une croissance permanente. Alors que nous croulons déjà sous les équipements et les infrastructures surdimensionnés, ces projets, qui s'appuient essentiellement sur les



Caspar Friedrich

fonds publics, alourdissant d'autant les dettes, visent essentiellement la relance d'une économie atone. Probablement un chant du cygne, mais qui a la redoutable fonction de privatiser, de militariser les territoires et de criminaliser les oppositions. C'est ainsi qu'en juillet dernier, le Premier ministre présentait un plan d'investissement – censé financer la transition écologique du pays! — qui comporte huit projets autoroutiers, la ligne LGV Bordeaux-Toulouse et l'axe Lyon-Turin! De quoi assurer

quoi de neuf ?



Friedrich, *Voyageur devant une mer de nuages*, huile sur toile, 1820-1821.

largement le bonheur au quotidien! Sur le plan écologique, rappelons que nous abordons non seulement le pic du pétrole (période de stagnation de la production avant le déclin inéluctable), mais aussi celui des autres ressources dont nous sommes devenus extrêmement dépendants. Même si ces ressources semblent encore considérables, leur qualité et leur accessibilité se dégradent. Les découvertes majeures ayant été faites, il existe très peu de gisements nouveaux. Les rende-

ments étant de plus en plus faibles, les dépenses énergétiques et financières pour l'extraction augmentent. Pour la grande majorité des métaux, les réserves se situent entre trente et soixante ans (autant de métaux ont été extraits en une génération qu'en toute l'histoire de l'humanité). De la même manière, le potentiel des ressources océaniques ne sera accessible économiquement qu'à la marge. Quant aux énergies renouvelables elles-mêmes, elles exigent aussi des ressources de plus en plus rares. Permettant de réduire le taux d'extraction des métaux, le recyclage risque également de n'être qu'un miroir aux alouettes. Passer d'un taux de 40 % à 80 % de recyclage multiplie mathématiquement les ressources par trois. Mais les niveaux de recyclage sont étroitement limités, d'une part, par la complexité des produits, des composants et des matières (milliers d'alliages métalliques différents, matériaux composites), d'autre part, par les usages dispersifs (pigments dans les encres et les peintures, catalyseurs, fertilisants, pesticides...). Jusquelà, on ne peut qu'être d'accord avec le contenu du livre. C'est après que ça se corse.

Le déni du politique

Parce qu'il ne suffit pas de stigmatiser le jetable, l'obsolescence, de fustiger les dogmes et illusions de la croissance, de condamner le développement durable, de se lamenter sur les échecs répétés des sommets internationaux et de la gouvernance mondiale... pour proposer les mêmes tisanes. Repenser en profondeur la conception des objets, les rendre à nouveau réparables et réutilisables, faciliter leur recyclage en fin de vie, n'utiliser qu'avec parcimonie les ressources les plus rares, abandonner les programmes de lignes ferroviaires à grande vitesse, d'autoroutes. Certes, mais après. L'enfermement local, le repli sur soi ne guettent-ils pas le manque de perspective politique? Et faudrait-il croire que la convivialité suffira lorsque les dominants s'apprêtent à faire usage de la force brutale aux premières menaces de renversement, comme ils l'ont toujours fait dans l'histoire? Comment peut-on prétendre anticiper les chocs énergétique et climatique, créer de nombreux emplois avec un retour massif à l'artisanat, à la petite industrie et au commerce de proximité, favoriser la renaissance, la redynamisation des villages et des bourgs sans envisager la sortie du capitalisme et la destruction de l'État, sans remettre en cause la propriété privée des moyens de production? Comment préconiser le partage des biens communs en se contentant de remettre à leur juste place l'État et le marché? Comment ins-

taurer un «nouveau pacte social» en se limitant aux réseaux d'échanges, aux villes en transition, aux écoquartiers ou aux circuits courts, malgré tout l'intérêt et la valeur pédagogique que peuvent porter ces modes d'organisation coopératifs? L'hypocrisie, l'ignorance, la naïveté – et les vœux pieux qui les accompagnent – n'ont jamais conduit qu'à maintenir les rapports de force et de domination. Vient un moment où il faut prendre ses responsabilités.

Pour une décroissance libertaire

Et pourtant, sortir du capitalisme et de l'État ne suffira pas non plus. Le constat n'est plus à faire: il est désormais impossible de maintenir les niveaux actuels de dépense énergétique, de mobilité ou de consommation, impossible de penser le futur comme une continuation du passé. La croissance n'est pas la solution mais le problème. La démesure et la fragilité de la civilisation thermo-industrielle nous acculent aujourd'hui à anticiper un effondrement possible. S'il est évident que l'homme a pu, longtemps, transformer de manière favorable les différents milieux, l'économie prédatrice sans mode de restitution, le projet démiurgique de contrôle de la nature conduisent désormais à s'interroger sur les conséquences négatives de l'activité humaine. Il faut souligner ici la responsabilité de certains intellectuels dans le discours anti-écologiste, le déni des limites. C'est l'hostilité quasi viscérale à toute limite posée à la transformation de la Terre par l'humanité qui a étouffé la critique d'un modèle occidental soucieux d'espaces domestiqués, pour mieux exempter l'homme de toute responsabilité dans la dégradation des écosystèmes. Comme si la nécessité de se conformer aux lois de la physique et de la biologie enlevait quoi que ce soit à la grandeur – possible – de l'homme.

Entre ceux qui prétendent que l'écologie constitue un projet politique en soi et ceux qui s'obstinent à nier l'importance vitale des bases matérielles de l'activité humaine, il y a au moins un point commun: l'incapacité à penser globalement. C'est parce qu'un projet anarchiste qui n'intègre pas la dimension écologique est aussi stérile qu'un concept de décroissance qui refuse de définir clairement un cadre politique, qu'il faut s'attacher à lier indissolublement la question sociale et la problématique écologique. «*Les développements de l'humanité se lient de la manière la plus intime avec la nature environnante.*» (Elisée Reclus, *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes*, 1866.)

Jean-Pierre Tertrais

Groupe La Sociale de la Fédération anarchiste



Histoire

« Si les anarchistes n'écrivent pas leur histoire, ce sont les autres qui l'écriront à leur place. »
Inconnu

Les femmes dans le mouvement révolutionnaire

Agathe

Cet article a été publié en mars 1978 dans *La Lanterne noire*, revue réunissant d'anciens membres d'ICO (*Information et correspondance ouvrière*) et de *Noir & Rouge*.

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, on a vu apparaître, surtout dans les pays anglo-saxons – États-Unis, Angleterre, Canada – et plus récemment en France, Espagne, Italie, mais avec une extension moindre et une dénomination différente), des groupes anarcho-féministes. L'idée fondamentale de ce courant est que l'anarchisme et le féminisme se rejoignent, travaillent aux mêmes fins: abolition de l'autorité, de l'exploitation, de la domination; que ces deux courants se sont jusque-là plus ou moins ignorés, mais que l'anarchisme, de par sa nature anti-autoritaire fondamentale, englobe le féminisme, et que le féminisme, de par sa contestation des structures patriarcales autoritaires, ne peut que déboucher sur l'anarchisme. On trouve ces thèses développées chez Peggy Konegger entre autres.

Aussi intéressantes, positives que puissent apparaître ces idées – ce rapprochement, surtout pour le développement d'une pratique féministe libertaire –, elles appellent un certain nombre de réflexions suscitées par l'impression de « raccourci » théorique et historique ressenti à leur énoncé.

Ces réflexions s'articulent autour de plusieurs axes. Est-il possible de comparer deux idéologies, deux théories, au plan conceptuel uniquement, gommant par là même les cheminements historiques, les mouvements sociaux qui ont incarné ces idées?

– Le rapport féminisme/anarchisme/mouvement révolutionnaire doit être éclairé par la compréhension de leurs rapprochements ponctuels, leur éloignement, voire parfois leur opposition, et les effets produits par ces contacts.

– Le rapport existant entre une théorie et

des pratiques sociales qui s'y réfèrent, cela révélant les décalages entre les possibilités ouvertes par la théorie et la pesanteur de l'institutionnalisation des structures dominantes.

– L'influence, les répercussions de cette histoire sur le mouvement féministe français, et les perspectives actuelles, les blocages et les possibilités.

Le rapport théorique anarchisme/féminisme

Au plan théorique, féminisme et anarchisme se rejoignent dans l'importance donnée à la question du pouvoir, de l'égalité, de la famille, de la hiérarchie, dans la prise en compte de l'individu. Mais alors que pour le féminisme, ces structures sont à combattre en tant que lieu spécifique de l'oppression des femmes, principalement ou uniquement, l'anarchisme, lui, prend en compte la totalité des structures d'exploitation et de domination prônant leur destruction par l'action directe et collective des propres intéressés. L'anarchisme engloberait-il, donc, en le dépassant, le féminisme? Serait-ce une tautologie de se dire anarchiste et féministe, au même titre qu'anarchiste et antimilitariste par exemple?

Ce serait faire preuve de simplisme, de réduction, et calquer le rapport entre l'anarchisme et le féminisme sur le modèle dominant dans le mouvement révolutionnaire, et dérivé du marxisme, dans lequel est instaurée une hiérarchie entre luttes principales et secondaires, le politique et ses annexes: luttes des femmes, des homosexuels, etc.

Mais la réalité est que l'articulation entre le projet anarchiste et la lutte des femmes contre leur oppression spécifique ne fonctionne pas sur ce modèle, et cela pour deux raisons.

La première tient au fait que le corpus théorique de l'anarchisme n'introduit pas cette hiérarchisation entre les luttes et qu'il prend en compte toutes les formes d'oppression; par ailleurs, ce qui a été mis en lumière par la lutte féministe, ce n'est pas seulement une oppression subie par une catégorie particulière, celle des femmes, mais, à travers cette prise de conscience, le problème d'un autre champ qui traverse et structure la société, celui de la domination, du patriarcat.

La seconde, résultante de la précédente, est que, de par l'impact de cette structure patriarcale, aucun mouvement révolutionnaire, quelle que fût son idéologie de référence, ne pouvait mettre en acte la critique de ce niveau de domination, si ce n'est celles qui la subissaient de par leur position dans le système, leur condition sociale; et c'est encore un effet de la domination que les premières revendications féministes ont été portées, exprimées, non par les femmes prolétaires, les plus opprimées, mais par des femmes bourgeoises ou intellectuelles (saint-simonniennes par exemple) ou par des personnalités hors du commun comme Georges Sand, Floran Tristan ou Louise Michel, et que le féminisme soit resté longtemps englué dans le réformisme, mouvement bourgeois réclamant l'égalité des droits.

Pour supprimer l'oppression spécifique des femmes, le seul terrain possible, accessible, reconnu, a été longtemps celui de l'égalité des droits et du salaire. Pour exister, le féminisme a dû emprunter au départ des contenus et modes d'expression qui n'étaient que le reflet même de la domination.

Les cheminements historiques

C'est au XIX^e siècle que le mouvement féministe va apparaître sur la scène politique en tant que mouvement spécifique; au même moment le mouvement ouvrier révolutionnaire se structure. Un rappel historique des rapports qu'ont entretenus ces deux mouvements s'impose maintenant.

Leur cheminement a suivi des voies parallèles, opposées parfois, avec des moments (brefs) d'imbrication, de jonction, surtout lors de moments révolutionnaires. L'idée-force qui reste de cette période est que, finalement, le mouvement ouvrier révolutionnaire, en dépit de touchants efforts par moments pour intégrer les problèmes de la condition féminine, a contribué à la séparation mouvement féministe/mouvement révolutionnaire, à l'enfermement du premier dans sa spécificité jusqu'à un point tel qu'aujourd'hui encore la gangue du réformisme est loin d'en être extraite.

Ne prenons que quelques exemples; sur le problème du travail des femmes, si les révolutionnaires du XIX^e siècle s'accordent à reconnaître la nécessité pour les femmes d'avoir un emploi qui les rend indépendantes économiquement et leur offre une autre possibilité pour survivre que la prostitution, unanimement condamnée comme dégradante, dans les faits, l'accueil réservé par les hommes est tel (ils les vivent – et elles le sont de fait de par le marché capitaliste – comme concurrentes sur le marché du travail) que les femmes seront obligées de fonder, en 1874, leurs propres chambres syndicales de femmes et leurs sociétés de secours mutuel.

Sur le plan de l'expression politique des femmes, on remarque une similitude de démarche entre les démocrates bon teint et les socialistes: les hommes féministes de 1877 qui participaient à la société le Droit des femmes veulent convaincre les républicains de leur intérêt à défendre les droits des femmes... pour en faire des républicaines. De même, au congrès socialiste de 1880, les délégués entérineront la présence à leurs côtés de leurs camarades femmes, en tant qu'égalées à part entière, abolissant, niant par là même les problèmes spécifiques... dont la solution sera remise au jour du grand soir!

Il faut revenir brièvement sur ces congrès socialistes de 1879 et 1880, car s'y trouvent concentrées rencontre et rupture entre mouvement révolutionnaire et mouvement féministe.

Au congrès de Marseille de 1879, le féminisme est introduit par la voix d'Hubertine Auclair, dénonçant brillamment les discriminations dont la femme est l'objet au plan des droits politiques et du salaire; elle est la seule déléguée non ouvrière du congrès; d'autres femmes s'exprimeront ensuite, déléguées ouvrières cette fois, parlant de l'oppression sexuelle des femmes. Mais ce que le congrès retient, c'est la première intervention, celle du féminisme bourgeois, exprimée par une intellectuelle; c'est elle l'interlocutrice reconnue. Le



congrès abandonnant les ambiguïtés des congrès précédents, «déclare qu'il n'assigne aucun rôle particulier à la femme, et proclame l'égalité des sexes: les femmes doivent avoir les mêmes droits politiques et sociaux que les hommes. Il reconnaît également l'existence d'un mouvement des femmes».

Mais, à peine cette reconnaissance effectuée, le «bon sens révolutionnaire» reprend son droit chemin, et c'est au rythme de la révolution sociale en marche que les femmes devront avancer: les congrès ayant proclamé l'égalité entre hommes et femmes, ces dernières n'ont plus qu'à travailler, à côté de leurs camarades masculins, à l'avènement de la Sociale qui supprimera exploitation et domination.

La fraction la plus radicale du mouvement ouvrier, refusant, et à juste titre, tous les moyens de lutte qui passeraient par les canaux «démocratiques» (électoratisme, réformes s'appuyant sur le légalisme) exigent des femmes la même attitude; les femmes sont donc considérées comme des camarades révolutionnaires à part entière et n'ont donc plus à se battre pour obtenir l'égalité des droits politiques, puisque cet outil ne mènera à aucune transformation sociale réelle. Étant donné l'accent mis à cette période sur l'obtention de l'égalité des droits, dans la lutte féministe, il en résulte que les femmes doivent «être vierges de tout électoralisme, de toute lutte contre leur oppression spécifique aussi».

Le féminisme continuera son histoire, légale et réformiste, et le mouvement révolu-

tionnaire la sienne, axée sur le principal, l'important, l'exploitation du prolétariat.

À travers cette période, on voit donc la mise en œuvre de quelques mécanismes qui ont contribué à ce que l'on peut appeler la «ghettoïsation» du mouvement des femmes, c'est-à-dire la nécessité pour exprimer et faire reconnaître les problèmes de la condition de la femme, de se constituer en organisation, regroupement spécifique.

Il faut, d'ailleurs, insister sur le rôle qu'a joué dans ce phénomène «l'idéologie dominante» (ou qui le devint de plus en plus) du mouvement ouvrier, le courant marxiste; de par ses fondements théoriques, la place accordée à l'affranchissement des femmes ne pouvait être que secondaire, et celles-ci, pour exister en tant que révolutionnaires, n'avaient plus qu'à s'inféoder aux objectifs d'émancipation de la classe ouvrière, en niant par là même leurs propres objectifs. Théorisation et mise en pratique d'un antagonisme qui a entraîné les ruptures que l'on a vues ces derniers temps dans les organisations d'extrême gauche léninistes et trotskistes. Du côté anarchiste, si la situation est similaire à ce qui s'est passé entre mouvements ouvrier et féministe sur bien des points, l'idéologie anti-autoritaire étant une chose et la possibilité concrète de transformer les rapports de discrimination une autre, plusieurs points sont à noter dans la pratique qu'ont pu développer des femmes anarchistes.

En 1882, Louise Michel fonde avec quelques pétroleuses la Ligue internationale

des femmes révolutionnaires, tentative d'expression en tant que femmes, avec les problèmes spécifiques en tant que tels, et aussi en tant que révolutionnaires à part entière : « La lutte des femmes se comprend toujours dans l'espace social tout entier, même si la femme y joue un rôle social particulier. »

Plus tard, au début du xx^e siècle et jusqu'en 1927, des femmes anarchistes, mais très minoritaires dans un mouvement à dominante masculine, mèneront des campagnes sur les conditions de travail des femmes, mais aussi contre la famille (sans grand succès) et pour la libre disposition des femmes de leur corps (ceci formulé en langage moderne), c'est-à-dire pour l'avortement, la contraception.

Néanmoins, ce qui reste de cette période, c'est beaucoup plus le point de vue moralisant développé par la tendance malthusienne du mouvement anarchiste. Une autre voix se fait aussi entendre, celle de la libre association, de l'amour libre, exprimée surtout par les théoriciens individualistes, par des hommes. C'est un peu la continuation de la voix des saint-simoniennes, de Claire Demar réclamant « l'affranchissement de notre sexe » ; mais ces idées restent en marge d'un quelconque mouvement social.

Perspectives actuelles

Et maintenant [1978], comment se pose le problème du rapport entre féminisme et mouvement révolutionnaire ? Le (re)surgissement du mouvement des femmes après 1968 a incontestablement opéré de profondes remises en cause, tant parmi les organisations maoïstes, léninistes ou trotskistes que dans les organisations ou groupes anarchistes ou libertaires. Le malaise ressenti par les femmes dans les groupes politiques révo-

lutionnaires les a conduites à se retrouver en groupes spécifiques non mixtes, moment de rupture nécessaire, et aussi à remettre en cause la domination (et là beaucoup reste encore à faire) dans le fonctionnement des groupes politiques.

Mais la situation n'est pas aussi idyllique que pourrait le laisser croire l'aperçu de ces traits généraux.

Si donc la création d'un mouvement des femmes a été un point important pour une démarche autonome des femmes, pour que le problème soit pris en compte, si elle a pu être le signe d'une certaine radicalité, les pratiques développées depuis une dizaine d'années n'ont pas toujours été, et parfois loin de là, des pratiques révolutionnaires, allant dans le sens véritable de l'autonomisation et de la contestation des institutions répressives.

Un des traits dominants de ce mouvement a été ce que l'on pourrait appeler le « populisme » ; formé au départ par des militantes venues du maoïsme, le mouvement des femmes a reproduit en son sein les contradictions propres à cette idéologie : c'est-à-dire un mélange d'actions, de prises de positions apparemment radicales (c'est-à-dire violentes et spectaculaires) et une série de revendications larges, intéressant « toutes les femmes » (du droit à la contraception, à la demande de salaire pour la femme au foyer) utilisant pour ce faire, et d'une manière non négligeable, le légalisme.

Une autre caractéristique du mouvement des femmes est l'enfermement dans notre spécificité auquel a conduit la revendication de cette spécificité. Curieux phénomène d'autonomisation/ghettoïsation, critiqué maintenant par certains groupes de femmes. Isolationnisme dans la tentative de transformation de notre condition, qui a coupé les

femmes d'une pratique de lutte plus large. Est-il possible d'être féministe et révolutionnaire ? Tout d'abord, il y a plusieurs féminismes : le féminisme récupéré et intégré, c'est classique, à la Giroud ou à la Halimi, le féminisme réformiste, celui du Mlac par exemple, le féminisme ghetto (puisqu'elles parlent de/pour toutes les femmes) à la Psychanalyse et Politique, le féminisme-caution que les organisations d'extrême gauche ont produit et reconnu, et j'en passe ; aucun n'est satisfaisant.

La voie proposée par les anarcho-féministes – « Nous avons besoin désormais de prendre conscience des liens entre l'anarchisme et le féminisme, et d'utiliser ce cadre pour nos pensées et nos actions » – est-elle une issue possible pour un féminisme révolutionnaire ?

Peut-être, mais pour des femmes militantes en tant qu'anarchistes ou libertaires, et ayant une conscience féministe, la solution ne peut être de faire déboucher le féminisme sur l'anarchisme ; et cela parce que, comme nous l'avons vu, même si en théorie l'anarchisme comprend la lutte contre le patriarcat, la mise en pratique n'en a pas été possible, ni au siècle dernier, ni maintenant, et l'originalité du mouvement des femmes (à travers ses avatars de réformisme, d'analyses partielles) a été l'expression, la prise en main par les intéressées elles-mêmes de leurs propres luttes, l'établissement d'une rupture.

Nous ne pouvons donc nous définir que comme féministes et anarchistes, c'est-à-dire portant la critique au sein du mouvement des femmes sur nos positions anarchistes, et nous situant dans le mouvement anarchiste ou libertaire en tant que femmes anarchistes à part entière, sans privilégier l'une ou l'autre de ces appartenances. **A.**



Man Ray, *Érotique voilée* (détail), 1933.



Albert Camus, un homme

Ève Morisi

«*J'AI RECONNU* qu'il était vrai qu'il y avait des êtres plus grands et plus vrais que d'autres et qu'ils faisaient à travers le monde une société visible et invisible qui justifiait de vivre.» Une chose est sûre : Albert Camus, qui coucha cette phrase sur papier, était bien trop critique de lui-même et hanté par le doute pour se compter parmi ces «êtres plus grands et plus vrais». Une autre chose est également sûre, pourtant : la lecture de ses œuvres journalistiques, philosophiques et fictionnelles, mêlée à notre connaissance actuelle de son activisme multiforme, peut légitimement nous conduire à le percevoir aujourd'hui comme un membre de cette discrète communauté qui redonne foi en l'humanité et «justifi[e] de vivre».

Le souci des autres

On trouve, parmi les valeurs que Camus a défendues avec une constance et une pugnacité surprenantes sa vie durant : le respect de

la dignité humaine, l'exigence d'une vie physique et politique pleine pour chacun, la solidarité, le partage et le dialogue. Il ne s'agit pas là, le concernant, d'abstractions aimables, mais de mises en œuvre ne souffrant ni le compromis ni le primat de quelque discours. Autrement dit, avant et après avoir connu la gloire et ses revers, le prix Nobel de littérature 1957 s'occupa activement de ceux dont il vit ou apprit la souffrance et la vulnérabilité. La lutte contre la misère, la violence, la limitation de libertés civiques et politiques fondamentales constitue un centre de gravité de la vie et de l'œuvre de Camus. Un centre de gravité que l'on peut nommer «souci des autres». La notion de «souci» est complexe, mais l'on peut dire au moins que Camus fait se rejoindre trois aspects essentiels de son histoire. Il annonce les *care studies* américaines, qui, à partir des années 1980, s'intéresseront aux

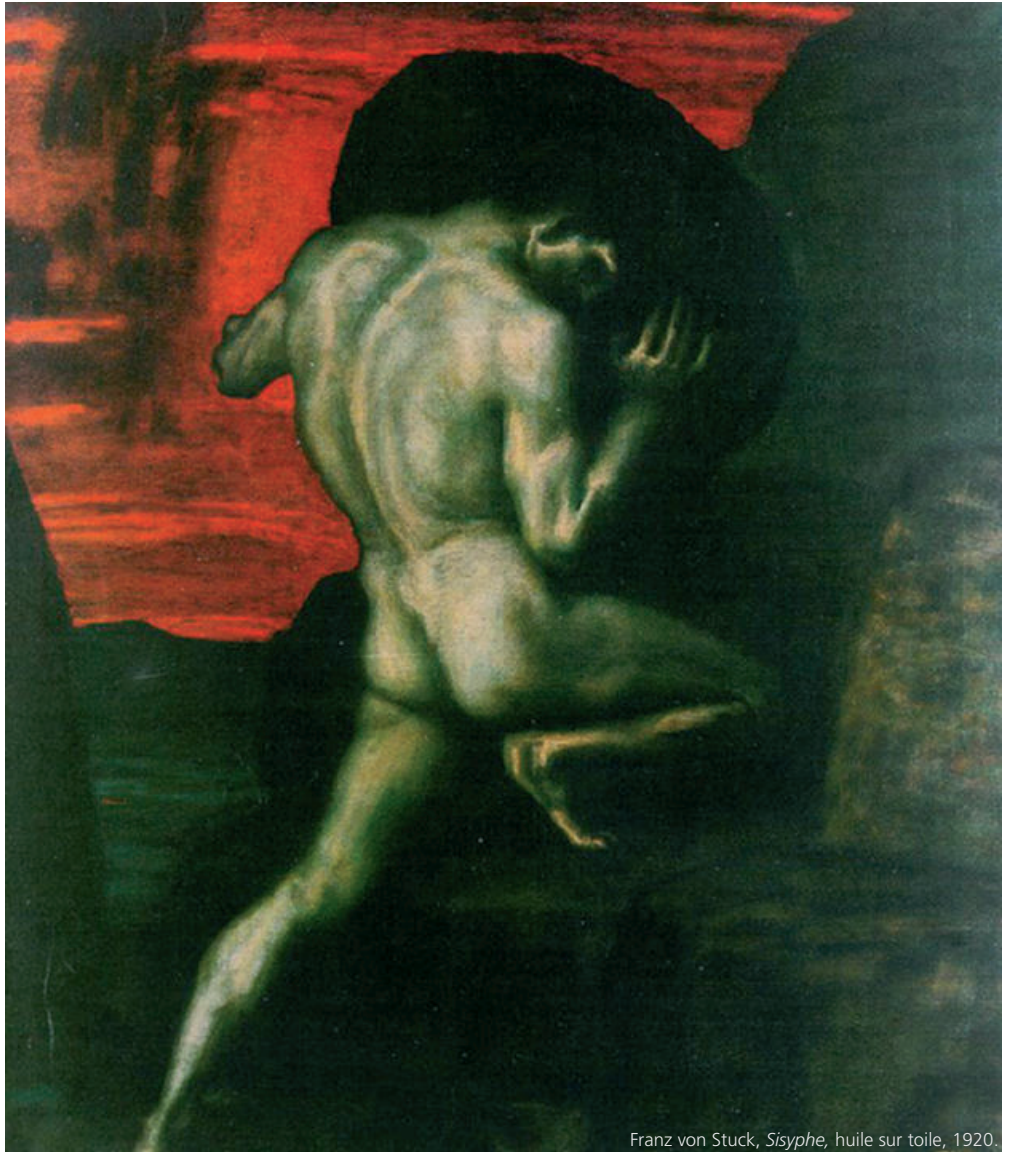
populations vulnérables ou peu audibles dans nos sociétés. En même temps, il actualise l'étymologie du mot : *ciere* signifie «mouvoir», «mettre en mouvement», «appeler en justice», et *sollicitare*, qui en découle, veut notamment dire «émouvoir», «faire une demande instante», «inquiéter vivement». Action, parole et affect sont à l'œuvre de concert dans le souci camusien. Enfin, il est fidèle à la mythologie de la notion : une fable latine veut que l'homme soit un simple morceau de terre glaise tout entier modelé par un dénommé... Souci. L'humanité, c'est le souci de l'autre, suggère Camus. «C'est dans les hommes que l'homme se réfugie.»

Populations vulnérables

L'étude de ses textes et interventions qui ne sont pas nécessairement les plus célèbres confirme le caractère profondément éthique et politique (au sens premier de «qui intéresse la vie de la cité») de la pensée et de l'action camusiennes. J'ai tenté de la mener à bien en me concentrant sur des groupes humains très divers envers lesquels l'écrivain fit preuve d'un «souci» profond – au double sens, négatif et positif, d'inquiétude et de soin. Ces groupes comprennent par exemple les miséreux kabyles, en faveur desquels l'auteur demanda, à l'âge de 25 ans, dans un long reportage à *Alger républicain*, des réformes gouvernementales urgentes ayant trait à la famine, l'emploi, l'hygiène, l'usure, l'habitat, non sans s'attirer les foudres des autorités coloniales ; les condamnés à mort, qu'il défendit toute sa vie à travers lettres aux autorités, discours et fictions brocardant un État morticole, indépendamment de la réprobation que pouvaient lui inspirer les idéologies (collaborationnistes, communistes, indépendantistes-terroristes en Algérie) ou les crimes des inculpés – ceci à l'exception de quelques mois à la Libération ; les Français d'Algérie pauvres et les «indigènes», dont il chercha à mettre en lumière dans ses récits l'attachement fraternel réciproque mâtiné de défiance et de violence et qu'il voulut, jusqu'au bout, voir cohabiter dans l'égalité et la paix, comme en témoignent ses articles et l'appel à la trêve civile qu'il lança pendant la guerre d'Algérie au péril de sa vie (Alger, janvier 1956) ; le prolétariat pied-noir dont il était issu, enfin, et dont son œuvre s'est échinée à dire le contraste avec le gros colonat, l'existence humble, et les silences multiples.

Les formes d'une éthique politique

Sans relâche, Camus a donc voulu donner voix ou visibilité à ceux qui n'en avaient pas. Comment ? Ici, il a exercé publiquement une critique acerbe de dispositions légales, de configurations politiques, de pratiques et de discours vecteurs d'iniquité et d'oppression pour appeler au changement de manière pressante. Là, il est intervenu directement, à



Franz von Stuck, *Sisyphus*, huile sur toile, 1920.

titre privé ou avec fracas, auprès de représentants et d'institutions compétentes douées de pouvoir. Mais il a aussi interpellé un très grand nombre de consciences à travers ses représentations littéraires de moments historiques complexes, des faiblesses qui font l'homme, et de figures que l'on pourrait être tenté d'ignorer ou d'oublier. Les formes du souci camusien varient donc. Néanmoins, elles convergent vers un même but : dans un siècle ravagé par une histoire meurtrière et menacé par un nihilisme accablant, elles se refusèrent à désespérer de l'homme et appelèrent à une action et à une réflexion allant dans le sens de la vie ; contre la douleur et la mort. La vision qu'avait Camus de l'espèce humaine était nuancée – aucun d'entre nous n'est complètement innocent, ni complètement coupable, pensait-il –, mais sa solidarité envers elle était inconditionnelle. Cela ne signifie pas qu'il ait été infaillible ou dépourvu de contradictions. La période d'après-guerre, durant laquelle il a brièvement soutenu une

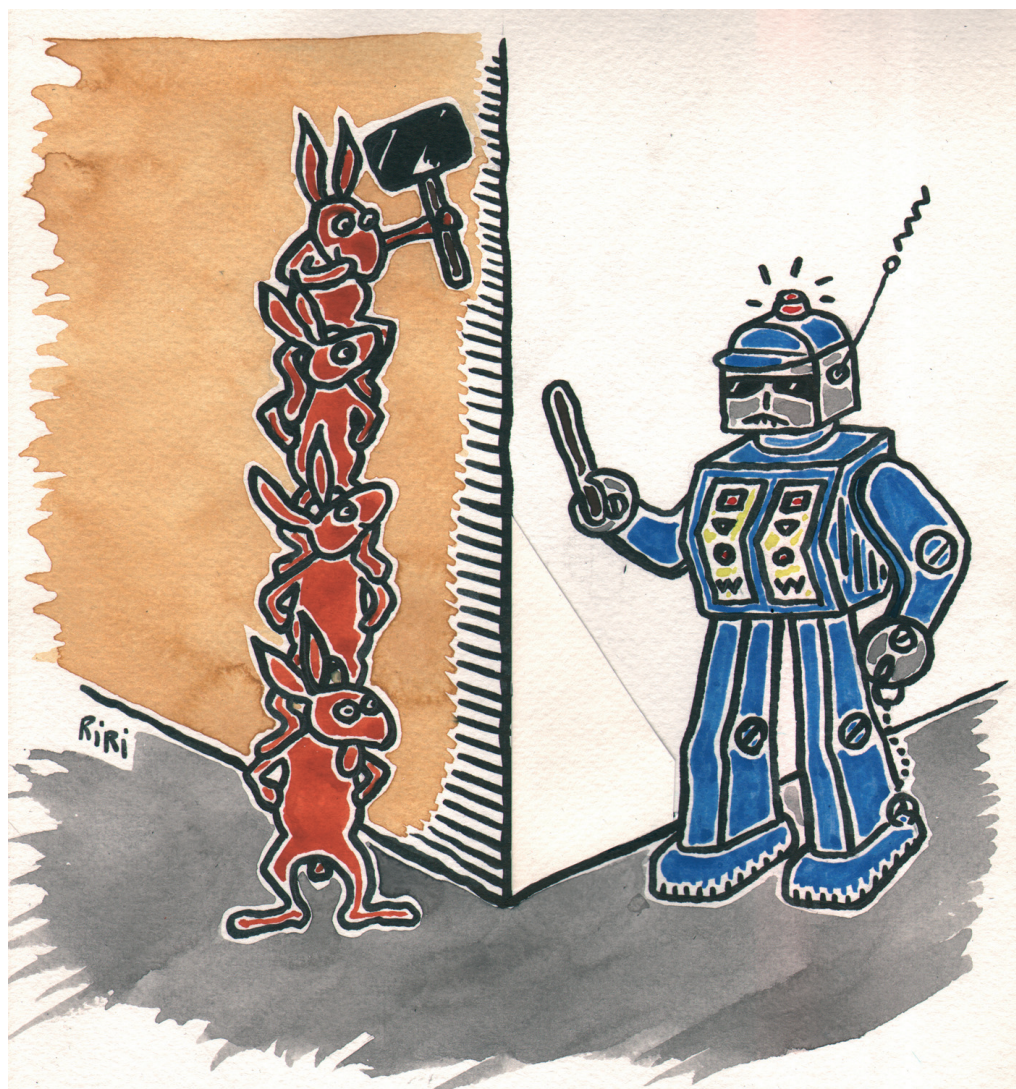
politique d'épuration (de purges contre les collaborationnistes), ou le fait qu'il considérait le régime colonial en Algérie d'un œil très critique mais sans vraiment remettre en question la conquête de 1830, le montrent. Mais il n'en reste pas moins un être d'une humanité rare. **E. M.**

Pour aller plus loin :

Ève Morisi, *Albert Camus, le souci des autres* (Classiques Garnier, 2013)

Ève Morisi, *Albert Camus contre la peine de mort* (Gallimard, 2011, préface de Robert Badinter)

Anarchie **et** science-fiction



Bertille Samie

Groupe Étoile noire
de la Fédération anarchiste

CULTURE POP ? ROMAN DE GARE ? Beaucoup d'adjectifs ont été donnés au genre littéraire science-fiction, au même titre que de nombreuses définitions de l'anarchisme existent. Il convient de donner une définition à ce que nous appelons « science-fiction », afin de voir quels liens faire avec l'anarchisme. Pour Hugo Gernsback, « une science-fiction » est « une captivante histoire romanesque entremêlée de faits scientifiques et de visions prophétiques. Ces histoires stupéfiantes ne doivent pas être seulement des lectures passionnantes, elles doivent aussi être instructives. Ces nouvelles aventures décrites pour nous dans les "scientifictions" d'aujourd'hui, il n'est pas du tout impossible qu'elles soient les réalisations de demain ».

Avec John W. Campbell, se produit un élargissement du champ sémantique. Il donne à la science-fiction la définition suivante : « La méthodologie scientifique repose sur le fait qu'une théorie scientifique valable peut non seulement expliquer des phénomènes connus, mais aussi permettre la prédiction de phénomènes nouveaux, non encore découverts. La science-fiction essaie d'utiliser une

démarche analogue et décrit, sous la forme d'histoires, les résultats obtenus quand on procède de la même manière, non seulement avec les machines, mais également avec les sociétés humaines. » Avec cette définition, l'auteur de science-fiction ne doit plus seulement extrapoler des connaissances scientifiques. Il doit adopter une démarche scientifique. De plus, le terme de science ne se limite plus aux sciences dites dures. Les sciences humaines sont aussi objet d'analyse.

Judith Merrill, qui reprend le vocabulaire créé par Robert Heinlein, la définit, quant à elle, ainsi : « J'utilise le terme de "speculative fiction" pour décrire le mode qui utilise les méthodes scientifiques traditionnelles (observation, hypothèse, expérience) pour examiner un état de réalité postulé, en introduisant un ensemble donné de changements – imaginés ou inventés – au sein d'un background de "faits connus" et en créant ainsi un environnement dans lequel les réactions et les perceptions des personnages révéleront quelque chose à propos des inventions, des personnages ou des deux. » Judith Merrill explicite la définition de John

W. Campbell. Une place importante est alors accordée à la psychologie et au comportement des personnages.

Plusieurs définitions ont été données par la suite. Certaines mettent l'homme au centre des œuvres de science-fiction, comme Theodore Sturgeon. Alexei et Cory Panshin proposent, quant à eux, de dégager une caractéristique commune aux ouvrages du genre, le *sense of wonder*, le sentiment d'émerveillement. Qualificatif qui est tombé en désuétude quand la science-fiction a perdu sa foi dans l'idée de progrès après la Première Guerre mondiale et la montée des régimes dictatoriaux. Aussi, nous pouvons définir la science-fiction de la façon suivante : « La science-fiction doit s'appuyer sur des bases rationnelles, scientifiques ou d'apparence scientifique avant de développer ses extrapolations. En suivant une démarche analogue à la recherche scientifique, son but est alors de voir, à travers une histoire, comment l'intervention de phénomènes nouveaux dans un background (arrière-plan) de faits connus modifie les interactions au sein de la société humaine. » S'intéresser aux interactions au sein de la société humaine, en d'autres termes, c'est s'intéresser aux relations entre les êtres humains. Au-delà d'extrapoler des faits scientifiques, c'est donc de l'être humain que la science-fiction traite. De l'être humain et des êtres humains, de leurs interactions sociales. C'est, donc, les enjeux de la société humaine qui nous intéressent lorsque nous traitons de science-fiction.

Mais la science-fiction seule n'est pas le thème de notre réflexion. Il s'agit ici d'établir des liens entre ce genre et la pensée libertaire : individualisme, mutualisme, collectivisme, communisme, anarcho-syndicalisme... L'anarchisme, dans sa pluralité, se revendique de nombreux courants. L'opposition la plus récurrente est celle faite entre individualisme et communisme. Nous réfutons cette opposition qui, bien que pratique, est démentie en actes ainsi qu'en théorie. L'exemple théorique le plus probant est celui de la liberté. L'individu sans la structure anarchiste ne peut être libre. Dans le même temps, la structure sans l'individu n'existe pas et la liberté ne peut être exercée.

L'anarchisme, dans un sens éthique, remet l'être humain, en ce qu'il a d'unique et de commun, au cœur de la réflexion, au centre de la morale. L'anarchiste réfléchit sur l'être humain en temps qu'individu, mais aussi (et surtout ?) sur sa place dans la société et, donc, sur la structure permettant la vie commune. La science-fiction et l'anarchisme ont donc le même sujet d'étude : la société humaine. L'anarchie propose un nouveau modèle de société et la science-fiction en « étudie » les réactions. À cette lumière, il est logique d'utiliser le genre qu'est la science-fiction pour éclairer l'anarchie.

Il existe une facette commune à la science-fiction et à l'anarchisme : l'éducation. Partons d'un roman, *Le Neuromancien*, de Gibson. Pour ceux qui ne l'auraient pas lu, en voici un bref

résumé. Dans un futur proche, la mondialisation capitaliste a abouti au règne des entreprises-États. Le chaos dans lequel est plongée la société pousse les humains à se réfugier dans des univers alternatifs, par la drogue ou le cyberspace, qui dispute le pouvoir au monde réel. Henry Dorsett Case, pirate informatique, vit dans la Conurb, la plus grande métropole mondiale. Alors qu'il est le meilleur dans son domaine, il décide de doubler son patron. Celui-ci s'en aperçoit et lui injecte une neurotoxine qui l'empêche d'accéder au réseau. Case se fait alors petit trafiquant pour survivre, jusqu'au jour où il est recruté de force pour pirater les données informatiques de la multinationale Tessier & Ashpool, en échange du financement de sa neuro-reconstruction. Il rentre de nouveau dans le cyberspace, la Matrix, où il fait la connaissance de Muetdhiver, IA, qui semble diriger dans l'ombre les opérations. Case découvrira alors qu'il n'est qu'un pion dans une partie d'échecs.

C'est une société dystopique qui est présentée dans le roman de Gibson. L'ultralibéralisme a évolué en néolibéralisme et c'est à cette seule structure économique qu'est soumise la société. C'est d'ailleurs la seule structure évoquée dans le récit. Il n'est jamais fait mention du cadre politique, familial ou institutionnel. *Le Neuromancien* permet de mettre en scène les problèmes inhérents au libéralisme : la précarité des êtres humains qui se réfugient dans des « paradis artificiels ». Un roman de science-fiction tel que *Le Neuromancien* permet donc, sans même le nommer, de critiquer le système économique et politique contemporain à l'écriture du roman, même si cette critique reste encore d'actualité. Gibson préfigure même, dans son ouvrage, une réponse à apporter face à l'oppression : le piratage informatique, le hacking. Car c'est en piratant le système de la matrice que Case compte se jouer des entreprises multinationales qui gouvernent le monde. Technique qui est aussi utilisée actuellement pour se révolter contre l'État et le système de domination économique. Gibson formule donc des critiques du système libéral et apporte un début de réponse.

Dans *Un bonheur insoutenable*, Ira Levin dénonce, elle, l'égalité, si la contrepartie en est l'uniformisation, ainsi que la constitution d'une classe savante dominante. Ce n'est donc pas l'égalité qui est en réalité remise en cause, mais une forme de gouvernement autoritaire, arbitraire et de caste. Face à cette dictature, la réponse prônée par Ira Levin est la lutte armée radicale, au nom de la vie et de la liberté, contre l'État.

La spécificité de la science-fiction est donc son recours à une narration fictionnelle et romancée qui, à la différence de l'essai ou de l'article politique, donne une dimension de loisir plus forte à la lecture.

L'éducation anarchiste, dite aussi éducation populaire, met l'accent sur le développement de l'esprit critique, l'épanouissement et

l'autonomie de l'individu. La science-fiction, quant à elle, transmet des savoirs, un goût pour la réflexion à travers la fiction et, donc, en dehors d'un cadre institutionnalisé. La science-fiction et l'anarchie se détachent donc toutes deux de l'éducation dite traditionnelle, qu'elle soit étatique ou religieuse, institutionnalisée ou classique. La science-fiction, quel que soit son support – roman, film, série, bande dessinée, manga, jeux vidéo, etc. –, est un outil merveilleux, doté de nombreuses machines textuelles, permettant d'éduquer tout en distrayant, en dehors des chemins classiques. Il ne s'agit pas d'en faire le seul outil de l'éducation anarchiste, mais de lui donner un statut. Car là où l'essai peut échouer à politiser, la science-fiction permet d'aborder la politique sous un nouvel angle. Finissons sur cette citation de Bakounine : « La différence physiologique des individus, à quelque degré que ce soit, une fois admise, il en résulte évidemment qu'un système d'éducation excellent en lui-même, en tant que système abstrait, peut être bon pour l'un, mauvais pour un autre. »

B. S.

1. Définition in Jacques Baudou, *La Science-Fiction*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je ?, 2003, p. 7.

2. Définition in Jacques Baudou, *La Science-Fiction*, op. cit., p. 8.

3. Définition in Jacques Baudou, *La Science-Fiction*, op. cit., p. 8.

4. Définition construite d'après Hugo Gernsback, de J. W. Campbell et de Judith Merrill, contemporains de la naissance du terme et de l'expansion du genre.

5. Machnovchtchina, révolution espagnole de 1936, etc.

6. William Gibson, *Le Neuromancien*, Paris, La Découverte, 1985, 300 p.

7. IA est l'abréviation d'intelligence artificielle.

8. Nous avons décidé de ne pas révéler la fin du roman afin de laisser à nos lecteurs ce plaisir. De plus, la révélation de la fin n'est pas nécessaire à notre étude.

9. Ira Levin, *Un bonheur insoutenable*, Paris, R. Laffont, 1972, 392 p.

10. Dite aussi éducation « intégrale ».

11. Irène Pereirra, *Anarchistes*, Paris, La Ville brûle, coll. Engagé-e-s, 2009, pp 77-86.

12. Michaël Bakounine, *Œuvres 1 : fédéralisme, socialisme et antithéologisme, lettres sur le patriotisme, Dieu et l'État*, Paris, Stock, 1980, 356 p., (1^{re} édition en 1907).

La sélection du libraire



Paul Mattick, *La révolution fut une belle aventure*, L'Échappée, 2013, 189 pages.

Gamin révolté des rues de Berlin de l'après-Grande Guerre, Paul Mattick commence par s'engager dans le mouvement spartakiste avant de devenir communiste antibolchevique. Au cœur des années de feu de la révolution allemande (1918-1924), il nous raconte son parcours, entre action directe et répression, illégalisme et clandestinité. Le reflux du mouvement révolutionnaire et la montée en puissance des forces autoritaires le poussent à l'émigration. Aux États-Unis, il s'engage aux côtés des IWW et d'autres groupes radicaux, puis il participe au grand mouvement des chômeurs des années 1930 où se mêlent hobos, syndicalistes et révolutionnaires. Il nous plonge dans ces moments d'intense agitation sociale.

Collectif, *Viva la Social : anarchistes et anarcho-syndicalistes en Amérique Latine (1860-1930)*, Éditions libertaires, nada et Noir et Rouge, 2013, 304 pages.

Cet ouvrage est le premier volume de la collection *América libertaria* dont l'objet est de se consacrer à l'étude du mouvement anarchiste, sous ses différentes expressions, en Amérique latine. Cette première livraison entend donner, au moyen de plusieurs contributions, un

aperçu, non exhaustif, de l'influence des conceptions anarchistes sur le mouvement ouvrier et paysan latino-américain (Argentine, Équateur, Mexique, Paraguay, Pérou) au cours de la période 1860-1930, qui fut celle de son apogée.

Gérard Mordillat, *Yorick*, Éditions Libertalia, 2013, 115 pages.

Dans Hamlet, Yorick est feu le bouffon du roi dont le fossoyeur déterre les os et sur le crâne duquel le prince s'apitoie. Dans ce roman, toutes les figures de la tragédie shakespearienne se retrouvent : le prince, le spectre, l'usurpateur, la reine, Ophélie, le nain, etc., mais elles sont bouleversées, maltraitées, exaltées dans une forme baroque. Elles sont la matière noire extraite des gouffres où gisent les secrets de notre univers. Même si l'action se déroule aujourd'hui en France avec des personnages qui nous ressemblent : un repris de justice solitaire, un élu local, une junkie paumée, une femme de notable, un innocent, ce sont bien des rois et des reines qui se disputent un royaume dont le prince est un enfant. Un enfant qui porte le nom d'un bouffon mort...

Benjamin Stora et Jean-Baptiste Périétié, *Camus brûlant*, Stock, 2013, 128 pages.

L'affaire de l'exposition sur Camus, prévue à

Aix-en-Provence pour le centième anniversaire de sa naissance en novembre 2013, a fait scandale. Sollicité pour la concevoir, ce qu'il fit avec Jean-Baptiste Périétié, Benjamin Stora fut ensuite brutalement évincé et remplacé par Michel Onfray, qui accepta puis finit par renoncer. Au-delà de la polémique, cette affaire est symptomatique et révèle combien les questions soulevées par l'auteur de *L'Étranger* restent extrêmement sensibles et provoquent des tensions toujours vives. C'est évidemment le cas de la question coloniale et de l'ombre portée de la guerre d'Algérie dans la société française d'aujourd'hui. Nombreux sont ceux qui voudraient annexer Camus, le lire de façon univoque, l'enrôler dans leur combat politique, notamment à l'extrême droite. Peine perdue, la complexité de cet homme entre deux rives ne saurait être réduite à une cause ou une identité. Dans ce texte vif et précis, Benjamin Stora et Jean-Baptiste Périétié dénoncent ces tentatives de captation multiples. Ils montrent combien la position de l'écrivain pendant la guerre d'indépendance fait encore polémique.

Tous ces livres sont disponibles à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris (www.librairie-publico.com).



Jeudi 28 novembre

10 h 00 > 12 h 00 **Chronique hebdo.** Analyse libertaire de l'actualité.

16 h 30 > 18 h 00 **Radio LAP.** Nous recevons deux membres du *Courrier des Balkans*, qui fête ses 15 ans ! Nous vous présenterons également un reportage sonore: le punk rock, ça rend heureux ?

20 h 30 > 22 h 30 **Entre chiens et loups.** Musique antillaise, métissage et convergence avec le musicien antillais Gérard Barru.

Vendredi 29 novembre

09 h 30 > 11 h 00 **For a Few Sixties More.** La Jamaïque avec les croissants !

21 h 00 > 22 h 30 **Les amis d'Orwell.** Contre les techniques de surveillance.

Samedi 30 novembre

11 h 30 > 13 h 30 **Chronique syndicale.** Luites et actualités sociales.

Dimanche 1^{er} décembre

10 h 00 > 12 h 00 **Un peu d'air frais.** *Le Japonais n'est pas une langue scientifique* de Laëtitia Mikles avec interview de la réalisatrice.

Lundi 2 décembre

11 h 00 > 13 h 00 **Lundi matin.** Infos et revue de presse.

16 h 00 > 18 h 00 **Trous noirs.** Le parcours de Philippe Corcuff, de la sociologie critique à la philosophie politique, du syndicalisme aux universités populaires.

Mardi 3 décembre

19 h 30 > 20 h 30 **Parole d'associations.** Deux spectacles à l'affiche du Funambule Montmartre: Frédéric Sigrist humoriste à la plume acerbe s'y produit jusqu'à fin janvier. Quant à Rufus, il propose une lecture de lettres de femmes fontaine jusqu'au 28 décembre.

Mercredi 4 décembre

10 h 30 > 12 h 00 **Blues en liberté.**

18 h 30 > 20 h 30 **Femmes libres.**

20 h 30 > 22 h 30 **Ras les murs.** Pour l'abolition de la prison.



PROPAGANDE PROPAGANDE PROPAGANDE

**Qui sème la misère
récolte la colère**

**Révolution sociale
et libertaire** 

Fédération anarchiste rue Amelot 75011 Paris

Autocollant

**Ni dieu
Ni maître**



Fédération anarchiste
145, rue Amelot - Paris 11^e

Autocollant

Lecteurs, lectrices, vous pouvez vous fournir en autocollants et affiches, en vous adressant à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris. Les affiches sont à 7 euros les 50. Les autocollants sont à 2 euros les 50.



**ni Dieu
ni maître
ni Etat
ni patron**

Fédération anarchiste
rue Amelot 75011 Paris
federation-anarchiste.org

Autocollant

AGENDA

Jeudi 28 novembre

Liévain (62)

19 heures Réunion publique sur le thème de la décroissance. 23, avenue Jean-Jaurès.

Vendredi 29 novembre

Saint-Denis (93)

19h30. Soirée projection du documentaire de Nicolas Eprendre *Élisée Reclus et la passion du monde*. La projection sera suivie d'un débat en présence du réalisateur et de Philippe Pelletier, auteur de *Géographie et anarchie*. 4, place Paul-Langevin.

Paris (XVIII^e)

19h30. Conférence d'Angel Pino : « Le maoïsme, un communisme capitaliste ». Bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette. Entrée libre et gratuite.

Samedi 30 novembre

Paris (X^e)

15 heures. 62^e action parisienne de désobéissance civile contre le système publicitaire. Place Franz-Listz.

Paris (XI^e)

16h30. Projection du film de Jean-Jacques Beryl *L'Ordre français : 17 octobre 1961*. À la Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot. Métro Oberkampf, Filles-du-Calvaire ou République. Entrée libre et gratuite.

Dimanche 1^{er} décembre

Saint-Denis (93)

15 heures. La Dionysité au musée: L'exposition « Arts dégénérés » à Munich, en 1936. Présentation par Laurent Bihl. Musée de Saint-Denis, 22 bis, rue Gabriel-Péri.

Mardi 3 décembre

Carcassonne (11)

20 heures. Projection du documentaire *Vade retro spermato* de Philippe Lignières sur la contraception masculine. 12, rue Georges-Clemenceau.

Mercredi 4 décembre

Evry (91)

20h30. Projection du film *Le Bateau en carton* en présence du réalisateur, José Vieira. 12, place des Terrasses.

Jeudi 5 décembre

Eaubonne (95)

20h30. Rencontre avec Danièle Linhart sur le thème de la souffrance au travail. 7, rue Jean-Mermoz.

Paris (V^e)

19h30. Réunion publique avec Michel Warschawski, militant pacifiste israélien. 37, rue Tournefort.

Samedi 7 décembre

Marseille (13)

17 heures. Présentation, par les giménologues, des itinéraires Barcelone-Perpignan de Jordi Gonzalbo. 50, rue Consolat. Entrée libre.

Rouen (76)

15 heures. Voix libre: rencontre autour de lectures personnelles et développement du réseau d'échanges et de prêts multimédias. Librairie l'Insoumise, 128, rue Saint-Hilaire. Entrée libre.

Dimanche 8 décembre

Auterive (31)

17 heures. Projection du film *La Dette*, suivie d'un débat avec F. Morin et P. Mignard. 8, place du 8-mai-1945.

Jeudi 12 décembre

Annonay (07)

19h30. Conférence-débat sur les idées reçues sur l'anarchisme, avec Philippe Pelletier, docteur en géographie, auteur de *L'Anarchisme, vent debout!* et *Géographie et anarchie: Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*. À la librairie La Parenthèse, 9, boulevard de la République.

L'anarchisme sous la Révolution française

Cycle de conférences

Par Erwan (groupe Louise Michel)

Vendredi 6 décembre

19h30. Du droit de résistance à la révolution permanente. Le droit de résistance est un thème central de la Révolution française. Mais face à l'autoritarisme de la Convention et aux tentatives pour freiner le processus révolutionnaire, ce droit en vient parfois à être défendu sous la forme plus radicale d'une « révolution permanente ». Cette conférence s'intéressera au lien entre la pensée anarchiste et cette volonté d'empêcher le retour à l'ordre institutionnel et à l'obéissance aveugle aux lois ou à la tradition.

Bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette, 75018 Paris. Métros Abbesses ou Blanche. Entrée libre. Bibliotheque-larue.over-blog.com.

À partir du 13 novembre

Quand Sisyphé se révolte, un film documentaire d'Abraham Ségal. Dans tous les bons cinéma:



Du droit de résistance à la révolution permanente

Vendredi 6 décembre

À la bibliothèque La Rue
10, rue Robert-Planquette
Paris
métro Abbesses ou Blanche



Conférence par Erwan
Groupe Louise-Michel de la
Fédération anarchiste